the
university of
connecticut
libraries

hbl, stx D 545.A5C5
Trivia,
3 9153 00621780 8

D/545/A5/C5

PLEASE NOTE

It has been necessary to replace some of the original pages in this book with photocopy reproductions because of damage or mistreatment by a previous user.

Replacement of damaged materials is both expensive and time-consuming. Please handle this volume with care so that information will not be lost to future readers.

Thank you for helping to preserve the University's research collections.

LES CAHIERS VERTS
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
DANIEL HALÉVY
7

Flaubert à Paris
ou
le mort vivant

PAR

LOUIS BERTRAND

LIBRAIRIE GRASSET

FLAUBERT A PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1921.

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
7

FLAUBERT A PARIS

OU

LE MORT VIVANT

PAR

LOUIS BERTRAND

PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS, 6e
1921

CE SEPTIÈME ET DERNIER CAHIER DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT ET UN A ÉTÉ TIRÉ A SIX MILLE SEPT CENT TRENTE EXEMPLAIRES DONT TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I A XXX ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE XXXI A CXXX, ET 6.600 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 131 A 6.730.

4.931

I

MON PETIT CENTENAIRE

> On a la haine de la littérature. *On* veut dire tout le monde.
>
> (G. FLAUBERT, *Corresp. passim)*.

J'aime les foules, mais j'ai horreur des cohues officielles, comme des mornes cortèges. Or, les centenaires de grands hommes étant généralement le prétexte de manifestations désolées, sans splendeur et sans écho, — ou bien encore l'occasion, pour quelques personnes trépidantes, de

se livrer à une vaine agitation, — j'ai résolu depuis longtemps de me tenir à l'écart de ces cérémonies, et, puisqu'il s'agit, cette année, de commémorer le bon Flaubert et le centième anniversaire de sa naissance, il m'a paru décidément plus sage d'organiser et de célébrer tout seul mon petit centenaire.

De cette façon, je m'épargnerai le contact et la vue d'un tas de gens, dont la seule présence eût mis en fureur le fougueux solitaire de Croisset. Il est à noter, en effet, que les centenaires des grands hommes semblent faits uniquement pour permettre à leurs pires ennemis de prendre sur eux une suprême revanche et de les enterrer définitivement. Car il ne suffit pas à ceux-ci d'avoir, lorsqu'il vivait, abreuvé le malheureux grand homme de toutes les amertumes imaginables, de lui avoir mis tous les bâtons dans les roues, refusé toute justice, pris les places auxquelles il avait droit, de l'avoir réduit à la gêne et à la pauvreté, d'avoir fait le silence et la soli-

tude autour de lui, de l'avoir injurié, moqué, nié autant qu'ils l'ont pu, — il faut encore, lorsqu'il est mort, qu'ils se ruent sur son cadavre, qu'ils le déchiquètent et qu'ils s'en repaissent, — qu'ils soient décorés sous le patronage et en quelque sorte par la faveur du pauvre écrivain auquel ils ont chipoté un bout de ruban, qu'ils soient bombardés académiciens, en se faufilant dans la gloire du misérable auquel, maintenant, ils ne donneraient pas leur voix, s'il leur faisait l'honneur de la solliciter. Les bénéficiaires de ces petites fêtes d'immortalité, — qu'il s'agisse de Flaubert ou d'un autre, — c'est M. Dambreuse, le financier, qui a offert son obole, avec fracas, pour le monument, c'est Martinon, l'avocat, aujourd'hui député, demain ministre probable, qui prononcera le discours, c'est Hussonnet, le journaliste, l'auteur gai, qui fera le compte-rendu, le professeur Dumouchel, qui donnera la conférence, — c'est enfin Bouvard et Pécuchet, M. Homais, Charles Bovary lui-même qui feront

les mouches du coche dans un comité et qui trouveront bien le moyen, en récompense, d'obtenir le ruban rouge, l'aubergine ou le poireau.

Pour toutes ces raisons donc, je formai le projet de partir pour Rouen, la ville natale du maître, et, à l'occasion du centenaire de sa naissance, d'y évoquer sa mémoire, en un pieux pèlerinage.

*
* *

C'est ainsi qu'un beau matin, un matin ensoleillé de ce dernier automne, je me trouvai sur le quai de la gare Saint-Lazare, devant le rapide du Havre.

L'air était frais, une lumière d'une finesse et d'une grâce charmante dorait les poutres métalliques du pont de l'Europe et rendait presque riant tout de ce dur et noir paysage de ferrailles et de maçonneries enfumées. Cela s'annonçait bien. Par miracle, le train nous fit la grâce de partir à l'heure, et, par un comble de chance inouïe, il n'y avait pas d'encom-

brement dans les wagons. Quelle aimable surprise et quel ravissement ! Bientôt la Seine apparut, et les cités aquatiques qui s'échelonnent sur ses bords, — Courbevoie, Asnières, Bougival, Chatou... Je songeais aux baignades du maître dans « les ondes de la Séquane », comme il disait, — et aussi aux ébats de Guy, son disciple, qui fut un grand canoteur et un grand trousseur de cotillons devant l'Eternel, et qui, dans des lettres extraordinaires, dépeignait à l'Ermite de Croisset d'extravagantes parties de canotage à la Grenouillère, entremêlées d'exploits érotiques à rendre jaloux Hercule lui-même... Le rapide accélérait son allure. Mantes-la-Jolie fila dans un éclair. Et je songeai, en passant, que la terrible Louise Colet y vint quelquefois rejoindre son triste amoureux. La Muse arrivait de Paris, Flaubert, de Rouen. Ainsi chacun faisait la moitié du chemin. On se retrouvait dans un vieil hôtel de la petite ville discrète, et c'étaient des nuitées d'amour, qui laissaient le pauvre saint Antoine de

Croisset fourbu et rassasié pour longtemps. Mais la Muse, infatigable, n'en voulait rien savoir. Elle traitait son colossal ami de « buffle indompté des déserts d'Amérique ». Et, sitôt rentrée en son logis parisien, cette belle personne « au front plein de littérature » s'empressait de mettre en vers les ébats de la veille, ou de l'avant-veille. Peut-être dans l'intention de ranimer de languissantes ardeurs, elle envoyait à Flaubert des carnets entiers, — véritables albums de souvenirs, — tout couverts de rimailleries en style de l'abbé Delille, qui relataient par le menu et qui exaltaient les plaisirs passés. Il y avait de quoi vous dégoûter pour la vie de recommencer...

Tout cela me revenait pêle-mêle, dans la poussière et le vent de la course. Peu à peu il me semblait que l'atmosphère flaubertienne se refaisait autour de moi... Je regardai mes compagnons de voyage. En face, armé d'un stylo, un petit monsieur maigre, à la moustache en brosse à dents, couvrait d'une écriture furieuse,

inlassable et interminable, tout ce qui lui tombait sous la main, non seulement les marges, mais jusqu'à la bande de son journal. Certes, les deux « bons-hommes » de Chavignolles n'avaient pas plus de ferveur, lorsque, s'étant fait confectionner chacun un pupitre, ils se mirent enfin à leur chère copie... A côté de lui, un personnage à barbiche et à moustaches grisonnantes, déployait *Le Temps* avec des gestes belliqueux et ostentatoires. A le dévisager, j'eus un moment d'émotion. Il me sembla reconnaître mon ennemi Paul Souday, — le Souday du *Temps*, — et je me disais avec effroi : « Est-ce que lui aussi ?... Est-ce que, par hasard, nous allons nous rencontrer et nous réconcilier devant la tombe de Flaubert, comme Homais et Bournisien devant le cercueil d'Emma Bovary ? » J'en fus quitte pour la peur. Ayant considéré plus attentivement cet homme farouche, je vis se dessiner sous mon regard le profil de Louis Bouilhet, l'auteur des *Fossiles* et de *Melœnis*. Cette figure de mousquetaire noyé dans la

graisse, et, sous les moustaches menaçantes, cet on ne sait quoi d'ecclésiastique, de bénin, de pacifique et de vaguement administratif ?... Plus de doute, c'était l'ami de Flaubert, ce Bouilhet qu'il appelait familièrement « Monseigneur » ou « l'Archevêque »...

Pendant ce temps, les prés, les bois, les rivières continuent à s'abattre dans le vent et la fumée... Nous traversons un pont, — un très grand pont, — et tout de suite, Rouen apparaît, — Rouen avec sa triomphante cathédrale, ses quais, ses navires, son fleuve royalement isolé, l'immensité de ses horizons, — Rouen que personne n'a chanté comme Flaubert, si ce n'est peut-être Victor Hugo dans des strophes peu connues des *Feuilles d'automne* :

Amis, c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles,
Déchire incessamment les brumes de la mer...

*
* *

En y arrivant, j'étais déjà tout plein de Flaubert.

Il me semblait que la ville aussi devait être toute pleine de lui, surtout en ce moment si proche de son centenaire. De qui en effet peut-elle être fière, sinon de lui et de Pierre Corneille ?

Instinctivement, en sortant de la gare, je cherche l'avenue Gustave-Flaubert, — et je guette l'apparition de sa statue. Cependant, rien ne se montre. Première déception. Sans doute, il est trop naturel qu'à Rouen la place d'honneur soit réservée à Jeanne d'Arc, la grande sainte locale, qui d'ailleurs n'y possède qu'une étrange petite statue dans le goût Pompadour, au sommet d'une fontaine monumentale. Et cependant, tout d'abord, au saut du train, on tombe sur l'effigie en bronze d'Armand Carrel. Ce médiocre publiciste, dont personne ne saurait plus le nom, sans un vers d'Alfred de Musset,

se dresse sous les arbres du boulevard Beauvoisine, « se piète », comme eût dit Flaubert, — l'air fringant dans sa redingote à tuyaux, le jarret tendu dans la gaîne collante de son pantalon à sous-pieds. Voilà ce que c'est que de s'être fait le valet des passions politiques. Les contemporains prennent pour un grand homme le moindre allumeur de quinquets révolutionnaires. Deux générations passent, nul ne le connaît plus...

Encore quelques pas, en suivant le boulevard et nous voici devant une autre effigie de politiquard, — celle d'un nommé Pouyer-Quertier, mêmement piédestalisé et coulé en bronze. Avec sa redingote massive et ses favoris en nageoires, il présente le profil de tous les braillards de tribune qu'a glorifiés la troisième République, — les Floquet, Ferry et consorts. Mais qui était ce Pouyer-Quertier ? Je me souviens que Flaubert, qui s'en gausse, l'appelle, dans une de ses lettres, « l'Hercule de Martainville » et je le soupçonne d'avoir été fortement réactionnaire. Mais

tous les gens à politique se ressemblent... Renseignements pris en ville, ce Pouyer fut, paraît-il, un puissant filateur de coton, qui aurait mis sa signature au bas du traité de Francfort et qui, pendant les préliminaires de la paix, aurait tenu tête à Bismarck lui-même en vidant avec lui force pots de bière et cruchons d'eau-de-vie ! d'où sans doute ce surnom d'Hercule de Martainville.

C'est égal, on regrette la dépense, la laideur du résultat, l'espace inutilisé pour perpétuer le souvenir d'une telle insignifiance... Je rebrousse chemin, et après l'avoir bien cherchée, j'arrive enfin à la statue de Flaubert, qui est, pour ainsi dire, invisible sous un bouquet d'arbres malingres et qui est ridiculement petite. Ah ! on voit trop que celui-là n'est qu'un simple littérateur ! On lui a dispensé chichement le terrain, la pierre et le métal. A l'illustre Pouyer les grandes avenues, le socle monumental, la vaste redingote gonflée par tous les souffles de la popularité et tous les orages des

assemblées. Pour ce petit Flaubert en veston court, une placette humide, adossée à une vieille église désaffectée, est bien assez bonne. Et encore, c'est moins une placette qu'un trottoir en bordure d'une grande rue triste où personne ne passe, — la rue Thiers, dont le nom seul eût fait rugir l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*. (Tout le monde sait, en effet, que « le père Thiers » fut une de ses phobies les plus véhémentes). Le pauvre grand homme est là comme en pénitence, sans autre consolation que de pouvoir couler un regard oblique vers son ami Bouilhet, dont le médaillon est encastré, à quelques pas de là, dans la façade du musée, au-dessus d'une fontaine. Le tout tient de la place et fait un certain effet, beaucoup plus que la statue économique de l'infortuné Flaubert. Il est avéré d'ailleurs que, pour les Rouennais d'autrefois, Bouilhet était un bien plus gros monsieur que son ami. Pensez ! C'était un auteur joué sur « les théâtres de Paris », — et puis enfin l'aimable médiocrité sourit à tous les cœurs....

Mais le vrai grand homme des Rouennais, — leur vraie gloire, celle qui enfonce la Pucelle, et Pierre Corneille et Pouyer-Quertier lui-même, — c'est l'odieux, l'insupportable et inévitable Boïeldieu, dont on ne sait qu'une chose, c'est qu'il est l'auteur de *La Dame blanche*, délices bourgeoises du temps de la Restauration et de Louis-Philippe. Ce Boïeldieu est partout dans Rouen, — nous l'allons voir.

Et d'abord il y a pris la plus belle place, sous les arbres du cours qui porte son nom, au centre de la ville, tout contre le théâtre, à l'endroit le plus animé et le plus élégant, — près du port et des quais de la Seine. La vue du beau fleuve, le va-et-vient des navires, les hautes vergues se découpant sur le bleu du ciel, les sifflets des remorqueurs ou des bateaux en partance, — tout cela monte-t-il l'imagination de cet honnête musicien ? Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'un tel spectacle était admirablement fait pour Flaubert, qui a tant voyagé dans l'espace et dans le temps. C'est là qu'on voit sa

statue, — avec de l'air et de l'eau, de grandes perspectives devant lui, — et non pas sur la placette humide, le dos collé à une église désaffectée, au bord d'une morne rue qui lui rappelle un personnage détesté.

Mais non ! il fallait installer là l'illustre auteur de *La Dame blanche* ! Pierre Corneille lui-même est relégué sur un pont, un des ponts qui joignent Rouen, au faubourg de Saint-Sever, quartier populaire et industriel, où les fervents de l'art et de la poésie ne s'aventurent que rarement. Mon aimable confrère, Mme Lucie Delarue-Mardrus, me contait qu'un jour passant, en voiture, devant cette statue, un peu trop écartée, du bon Corneille, elle demanda, — pour voir, — au cocher, qui était cet homme de bronze ?

— C'est celui qui a fait le pont ! prononça l'automédon, dogmatiquement.

Et voilà pour lui !

En revanche, l'auteur de *La Dame blanche*, tout le monde connaît ça ! Pensez un peu ! Un musicien, un homme qui a

composé des opéras ! L'opéra ! Nom magique, qui tourneboule toutes les têtes, depuis Monsieur le Préfet jusqu'aux débardeurs des quais ! L'opéra : le grand ténor, la grande cantatrice ! Et les toilettes des femmes, les bijoux, les tutus des danseuses, — enfin tout ce qui faisait délirer d'extase et de convoitise la déplorable Emma Bovary, à Yonville-l'Abbaye, dans la maison près des halles...

Tout en arpentant le cours Boïeldieu, devant le Café Victor, je songe à cette espèce de fascination qu'exerce sur les masses le cabotin, et plus particulièrement le cabotin d'opéra. J'ai beau en chercher les raisons profondes, celles que je découvre me paraissent, comme au curé Bournisien, surtout obscènes et d'ailleurs irrésistibles. Vous vous rappelez le passage, dans *Madame Bovary*, la prise de bec entre le curé et M. Homais, à propos du théâtre ? M. Bournisien n'hésite point à le condamner : « *Ne seraient-ce que ces personnes de sexe différent réunies dans un appartement enchanteur, ornées*

de toutes les pompes mondaines, et puis ces déguisements païens, ces fards, ces flambeaux, ces voix efféminées... » J'aurais dit cela en moins beau style, mais, au fond, je suis de l'avis de M. Bournisien. Ce confesseur connaît la faiblesse humaine.

Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à faire contre le sentiment populaire. Donner du plaisir aux humains assemblés, tout est là. Et pourtant il convient de déplorer cette injustice des foules. Sans doute un grand auteur dramatique vaut un grand poète ou un grand prosateur. Mais le moindre vaudevilliste l'emportera toujours, — du moins pour ses contemporains, — sur un grand romancier.

*
* *

C'est en remuant ces pensées mélancoliques que je gravissais la roide et rectiligne avenue qui mène au Cimetière Monumental, — le cimetière où est enseveli Flaubert, et que je ne connaissais pas encore.

Voir sa tombe, le lieu où repose son corps, le temple en ruine de ce merveilleux esprit, le lieu où il dort en attendant la résurrection glorieuse, j'en étais tout ému et bouleversé d'avance... et voici que, dès le seuil, je tombe sur un massif et vague mausolée de style « antique », peut-être surmonté d'une urne, — je n'en sais rien, — car j'en détournai mes yeux avec horreur : c'était l'intolérable Boïeldieu qui me poursuivait jusqu'ici. Une inscription entrevue et déchiffrée à la volée m'apprenait que le cœur de ce génie était déposé sous ce tas de pierres pompeusement amassées par l'admiration de ses compatriotes. Quelques pas plus loin, s'érige le tombeau proprement dit du même Boïeldieu. Et, — je n'oserais pas l'affirmer, — mais je crois bien que, dans le voisinage, il y a un troisième monument, une colonne, ou quelque chose d'approchant, élevé à la gloire de cet animal.

Mais Flaubert dans tout cela ? Où l'ont-ils enterré ?

J'interroge, en tremblant, le gardien, qui d'abord me donne des explications auxquelles je ne comprends goutte et qui enfin, me met sous les yeux un plan aux tours et détours compliqués comme ceux du jeu d'oie. A mon air égaré, il voit bien que je ne trouverai jamais tout seul le trou fatal. Alors il appelle un fossoyeur qui passait, un vieux brave homme à la mine débonnaire et quasiment ecclésiastique. Et c'est ainsi que, conduit par Lestiboudois en personne, je me mis à chercher le tombeau de Flaubert. Et je ne savais plus si c'était sa tombe vraiment, ou celle de la pauvre Emma, que j'allais voir.

Nous montons. La route est assez longue et roide. Chemin faisant, je suis ébloui par le faste des sépultures rouennaises : temples romains ou grecs, chapelles gothiques ou renaissance avec des inscriptions en majuscules profondes et qui se voient de loin : Famille Boissière, Famille Lefrançois, Famille Ceci, Famille Cela... Et des croix d'honneur, des cou-

ronnes héraldiques, des écussons, des trophées sculptés dans le marbre : il y en avait à foison, et le défilé de ces magnificences funéraires me paraissait interminable.

Enfin, nous quittâmes une allée secondaire, et, après avoir enjambé un certain nombre de fosses, nous arrivâmes à un petit carré, un étroit espace, invisible du chemin que nous quittions : c'était là !

Ce que j'aperçus d'abord, ce furent les deux stèles jumelles du père et de la mère de Flaubert, — deux grandes pierres arrondies par le haut et pareilles à deux tables de la Loi, sans une croix, sans le moindre ornement. Seulement l'inscription : *Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, — Anne-Justine-Caroline Fleuriot, son épouse...* A droite, une petite stèle, qui semble économiser l'espace, une stèle toute modeste, tout humble, surmontée, celle-là, de la croix traditionnelle : c'est celle de leur fille, Caroline Flaubert, morte en 1845. De l'autre côté, à gauche, toute semblable

à celle de sa sœur, modeste et humble, elle aussi, et presque effacée, — et pareillement surmontée d'une croix, — la stèle du grand écrivain, où se lisent seulement ces quelques mots : *Ici repose le corps de Gustave Flaubert, né à Rouen le* 12 *décembre* 1821, *mort à Croisset le* 8 *mai* 1880.

Devant cette petite pierre et ce petit lit, où est resserrée la dépouille du géant, je me rappelle une histoire macabre qui vient de m'être contée à Rouen. En réalité, le caveau était, paraît-il, trop étroit pour un homme qui mesurait près d'un mètre quatre-vingt-deux de haut. Après la première attaque de son mal, — il était alors un tout jeune homme, — le père Flaubert avait diagnostiqué que son fils ne vivrait pas. C'est pourquoi il lui avait fait creuser à côté de la sienne une fosse à la taille d'un adolescent. On sait ce qui advint. Quand il fallut descendre dans le caveau le cadavre de ce colosse, le cercueil ne voulait pas entrer : on dut s'y reprendre à plusieurs fois, tirer et retirer les cordes, le coucher pour ainsi dire de force dans

sa tombe. Zola, Daudet, Goncourt, ses amis les plus intimes, qui l'avaient suivi jusque-là, étaient tout palpitants d'horreur devant ce spectacle. Plusieurs partirent, ne pouvant le supporter jusqu'à la fin...

Malgré la matinée riante et le cimetière tout en fleurs, ce souvenir m'emplit l'âme d'une tristesse lourde, d'un accablement indicible. Machinalement, je regarde autour de moi. J'aperçois, tout près, la tombe d'Achille Flaubert, le fils aîné du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, médecin comme lui, le propre frère de Gustave, — et, tout près encore, la tombe de son ami, Louis-Hyacinthe Bouilhet, mort en 1869. Tout cela est médiocre et triste, nâvrant à regarder. Tout cela est écrasé par un somptueux et considérable monument, qui est comme le centre de ce carré funéraire et qui en fait le plus bel ornement. Cet édicule est dédié aux mânes de « *Pierre-Maxime Fontaine, adjoint au maire de Rouen, chevalier de la Légion d'honneur... Le Conseil municipal, inter-*

prête de la reconnaissance de ses concitoyens, lui a fait élever ce monument. »

C'est fort bien de glorifier cet adjoint, qui peut avoir eu d'ailleurs les plus grands mérites. Mais est-ce que Rouen ne doit pas quelque chose aussi à Gustave Flaubert, dont la gloire mondiale a quelque peu rejailli, il me semble, sur sa ville natale ? Les Rouennais répondront qu'ils lui ont élevé une statue. Soit : ne discutons pas sur l'importance et la beauté du geste. Cependant Boïeldieu, lui, a non seulement sa statue, mais, dans ce cimetière même, deux ou trois monuments, dont un au moins payé et dédié par le municipe. On alléguera encore que cela regarde la famille. Oui, dans une certaine mesure. La famille s'est acquittée envers la mémoire du mort comme elle l'a jugé à propos. Mais la ville, qui a contracté envers lui une dette collective, est tenue de faire beaucoup plus que la famille. Que dirai-je encore ? On emporte du cimetière monumental une impression pénible, qui tient au seul aspect des lieux.

Une comparaison s'impose pour le pèlerin de Flaubert, qui traverse cette luxueuse nécropole. Pourquoi tant d'embarras, tant de moellons entassés à la gloire de l'obscur Boïeldieu ? Pourquoi ce monument municipal à l'adjoint Fontaine ? Et pourquoi rien à Gustave Flaubert, qui a créé, pour la joie, ou la consolation des hommes, tout un monde idéal et splendide, et qui fera que des lèvres humaines prononceront encore le nom de Rouen, quand la dévastation des siècles aura passé sur elle et qu'il n'en restera plus pierre sur pierre ?

Pourtant, je serais désolé si l'on concluait hâtivement de ces lignes que Rouen n'a rien fait pour Flaubert ? Au contraire, Rouen a fait beaucoup, — et nous l'allons voir davantage. C'est un plaisir pour moi que de le proclamer après beaucoup d'autres. Mais les compatriotes du maître m'en voudront-ils de souhaiter pour lui des témoignages toujours plus magnifiques de leur culte et de leur gratitude ? M'en voudront-ils enfin si, en traversant

leur admirable ville, où éclate partout la religion si intelligente de leur passé, — j'ai souffert de constater que Flaubert est, malgré tout, moins bien traité que certains autres, qui ne sont devant lui que poussière et néant ?...

*
* *

Continuant mon pèlerinage, je vais du cimetière monumental à l'Hôtel-Dieu, où l'écrivain a passé les premières années de sa vie, toute son enfance et son adolescence. Son père, — on se le rappelle, — y exerçait les fonctions de chirurgien en chef, ce qui lui donnait le droit d'être logé dans l'établissement.

Je m'y achemine par les rampes et le boulevard Beauvoisine, où je cherche en vain l'Hôtel de la Croix-Rouge, le vieil hôtel campagnard, à la cour encombrée de cabriolets, où descendait Mme Bovary, quand elle venait faire ses frasques à Rouen. Et je repasse devant le ridicule Pouyer-Quertier, que je ne puis me tenir

d'injurier sur son socle, lui et ses favoris en nageoires et sa redingote de bronze.

Me voici à la grille de l'Hôtel-Dieu. Je me souviens que Mme Franklin-Grout, « ma nièce Caroline », dans un charmant petit livre de souvenirs sur son oncle, édité par Ferroud, a dessiné avec beaucoup d'exactitude et d'agrément le pavillon habité, ici même, par son grand-père. Mais dans quelle partie des bâtiments le trouve ce pavillon et à qui s'adresser pour en visiter l'intérieur ?... Le portier, interrogé, me renvoie au bureau des entrées, où un aimable fonctionnaire me répond qu'il l'ignore : « Mais, me dit-il, notre pharmacien en chef est très versé en ces matières. Si vous le désirez, on va vous conduire à son laboratoire... » — « Ah, ah ! me disais-je, *il* est le captif de M. Homais ! C'est la revanche de l'apothicaire ! » — et autres plaisanteries tout aussi indiquées que fatiguées par l'usage.

C'était absurde d'ailleurs. Guidé par un garçon, je trouvai, au milieu de ses bocaux, l'homme le plus charmant, le

plus lettré, le plus modeste, le moins « Homais » enfin qu'on puisse voir, — et, avec cela, parlant de Flaubert et des Flaubert, avec une telle émotion, une telle chaleur admirative, connaissant si bien les moindres particularités de leurs vies, mettant à les raconter un tel accent de ferveur qu'on avait envie de l'embrasser. Il me permettra de le nommer pour l'édification et la plus grande joie des flaubertistes : c'est M. Alfred Poussier, effectivement pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Tout de suite un trousseau de clés sonne au bout de ses doigts. Nous traversons la grande cour et nous nous arrêtons devant le fameux pavillon, que je n'avais pas remarqué, en entrant. Il est tout près de la grille, à gauche de la porte principale, et une de ses façades borde la rue. C'est une élégante et sobre bâtisse du XVIIIe siècle, qui prolonge l'aile gauche de l'Hôpital. M. Poussier me confie avec tristesse qu'on en a fait un laboratoire d'histologie et que la disposition des pièces a été

complètement bouleversée. Cependant la courette qui séparait le pavillon de la grande cour, cette courette subsiste encore, avec sa remise et son écurie. C'est là que le père Flaubert, — Achille-Cléophas, — logeait son bidet et son cabriolet de médecin toujours en courses à travers la ville et les campagnes.

Nous pénétrons, au rez-de-chaussée, dans une sorte de vestibule qui sert, aujourd'hui, de réfectoire aux internes de l'Hôtel-Dieu, et de là, dans la véritable salle à manger du père Flaubert, belle pièce lambrissée de boiseries blanches, aux panneaux surmontés d'attributs champêtres et mythologiques. De hautes portes-fenêtres, déjà très vermoulues, hélas ! s'ouvrent sur un jardinet encore rétréci par des constructions récentes. A la place des acacias qu'on y voit aujourd'hui, s'étalait autrefois, paraît-il, un superbe magnolia, qui dut émouvoir l'imagination du jeune Gustave. Quand son frère Achille, prématurément vieilli, agonisait à Nice, Gustave envoyait sa bonne à

l'Hôtel-Dieu cueillir des fleurs du magnolia pour les expédier au malade. C'est M. Poussier lui-même qui me conte ce petit détail. Interne à l'Hôpital, il a vu, du haut d'une fenêtre, la bonne détacher de l'arbre les belles fleurs au large calice satiné, et, — me dit-il, — il l'a, en riant, menacée des gendarmes... Je songe à part moi : expédier des fleurs à Nice ! quelle singulière idée !... Oui, mais Gustave connaissait son frère Achille. Il savait qu'à ce fervent Esculape, passionnément épris de son métier, ces fleurs de magnolia rappelleraient son Rouen, son cher hôpital, ses malades, auxquels il dévoua toute une vie. Aussi Achille, comme son père, était-il extrêmement populaire dans tout le petit monde des travailleurs. Quand il mourut, — m'affirme M. Poussier, — les dockers du port voulurent porter son cercueil. En revanche, Gustave était considéré par eux comme un propre à rien...

— C'est dans l'ordre ! répondis-je, à mon guide.

Et pourtant j'étais un peu navré de ce

que ce bon géant n'eût pas conquis les sympathies populaires... Mais non, ce n'est pas possible ! Je n'y crois pas !... Et des fragments de lettres me reviennent en mémoire, qui paraissent bien prouver le contraire.

Par un bel escalier, à la rampe en fer forgé, nous montons à la chambre des époux Flaubert, — la propre chambre où est né l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine*. Elle est devenue un capharnaüm encombré de cornues et de bocaux où nagent des choses innommables, des viscères en charpie, un tas d'horreurs physiologiques. Mais la pièce, quoique coupée et recoupée, laisse encore deviner son ancienne destination. Voici l'alcôve où Gustave vint au monde, — et, de chaque côté, les petits cabinets qui servaient de penderies et de débarras. Les murs, comme ceux de la salle à manger, sont couverts de boiseries blanches, aux mêmes guirlandes pastorales, aux mêmes attributs mythologiques. Une vieille glace en deux morceaux, surmontée de carquois

et de pipeaux bucoliques, creuse des profondeurs verdâtres entre les deux fenêtres ouvertes sur le jardin...

Je m'approche de l'alcôve. Profanation ! On en a arraché la tapisserie, dont les morceaux décollés pendent çà et là, d'un air lamentable. Comment ne pas se scandaliser d'une telle incurie ? On devrait convertir ce pavillon tout entier en un petit musée à la gloire des trois Flaubert. Le père, Achille-Cléophas, siégerait là entre ses deux fils, — belle triade rouennaise et capitoline ! Justement on possède de lui un buste d'assez grand style, œuvre de Pradier. On y mettrait aussi un portrait de la maman Flaubert, avec ses papillottes en tire-bouchon et sa « longue mine triste », comme disait Gustave. Enfin, on abriterait dans ce pavillon tous les souvenirs qui se rattachent à la première période de la vie de l'écrivain, et notamment les éditions de ses œuvres de jeunesse. On essaierait de reconstituer le Rouen qu'il a connu et décrit, le Rouen romantique entre 1830 et 1848.

En formant ces vœux téméraires, je regarde une dernière fois la crêche de Flaubert, transformée en étable scientifique, — et les tapisseries arrachées, les bocaux d'alcool où nagent des poumons avariés et des entrailles verdâtres, les planchers et les boiseries qui se fendillent. Quel abandon et quelle misère ! Des étrangers, des Hollandais et des Américains, fanatiques du maître, qui viennent ici, comme moi en pèlerinage, sont atterrés devant la souillure et la décrépitude de ce lieu qui devrait être sacré et, si l'on ose dire, immortel.

Parmi les étudiants qui se livrent, dans cette chambre, à leurs dégoûtantes manipulations, combien se souviennent, combien même savent que là, a poussé son premier vagissement un donneur de joie et de lumière, un de ces êtres privilégiés qui enchantent la douleur de vivre, qui rendent

Le monde moins hideux et les instants moins lourds.

L'oubli et l'ingratitude envers les grands Bienfaiteurs et les grands Fondateurs sont

choses barbares qui me consternent toujours, comme une preuve de l'incurable dégradation humaine. De ce pavillon, qui pourrait être une façon de sanctuaire et qui n'est plus qu'un taudis, je sors « ivre de tristesse », comme Flaubert lui-même, un soir qu'il avait erré à travers les tombes abandonnées, au milieu des orties où piaulaient des dindons, dans un cimetière de village...

*
* *

Le lendemain, je passe la journée entière à mettre mes pas dans ses pas, à revoir les aspects du Rouen qu'il a aimé : le quartier du théâtre, la rue des Charrettes et cette louche rue Nationale, qui lui a inspiré de si étranges pages sur la courtisane biblique, « dont la gorge est douce comme l'huile », et sur les mystères des Hauts-lieux, — puis la rue du Petit-Salut, où se voit encore la vieille maison de bois qui abrita la lune de miel de ses parents, — puis son cher collège dont il

était si fier, où il écoutait avec passion son professeur d'histoire, Chéruel, un ancien élève de Michelet, — et la cathédrale qui lui fournit le sujet de son *Hérodiade* et de son *Saint Julien l'Hospitalier*, — et le cloître de Saint-Maclou, aux hallucinantes sculptures sur bois, tout un étalage d'ustensiles funéraires, de bêches et de « louchets », dont il s'est souvenu en maints épisodes de *La Tentation de saint Antoine*.

Je termine par la rue de la Grosse-Horloge, et, mû par je ne sais quel souci d'auteur, j'entre dans une librairie dont la porte est ouverte et l'extérieur des plus engageants.

C'est sans doute la dernière librairie de province où l'on cause. J'y retrouve le serviable et charmant M. Poussier, en compagnie de M. Georges Dubosc, l'écrivain rouennais qui connaît le mieux sa ville et la biographie, comme la bibliographie de Flaubert. Nous causons de lui, — de Flaubert, — naturellement. Maintes anecdotes me sont contées. Chacun ajoute la

sienne ou les siennes. Moi-même j'apporte ma contribution. Et, comme la cathédrale est proche, je me souviens tout à coup de l'histoire que voici et que je tiens également d'un écrivain rouennais, M. Dubreuil.

Il paraîtrait qu'un jour de grande fête, — jour de Pâques ou de la Nativité, — Flaubert, ayant pénétré dans la cathédrale, fut ravi en admiration, à la vue du cardinal-archevêque, assis sur son trône, dans tout le faste du cérémonial et de la pourpre romaine. Sitôt l'office terminé il courut tout éperdu, chez son ami Lapierre, alors directeur du *Nouvelliste de Rouen*, et ce fut une explosion d'enthousiasme : — « Mon cher, je viens de voir quelque chose *d'énorme*, — l'archevêque !... cet homme de pourpre, enveloppé d'encens, au milieu des foules prosternées... une chose antique, prodigieuse !... Je voudrais être à sa place, ou le connaître, l'interroger, savoir ce qu'il pense, ce qu'il sent dans ces minutes inouïes !... »

Flaubert sorti, Lapierre, clandestine-

ment, envoie la carte de son ami à l'archevêque, qui devait être alors Mgr de Bonnechose. Grand émoi à l'archevêché, où les sentiments et les opinions de l'écrivain sont bien connus. Enfin, Monseigneur croit être bien avisé en renvoyant sa propre carte à Flaubert... Suffocation de celui-ci, à la vue de cette chose de plus en plus inouïe. Et, vite, de recourir chez Lapierre : — « Mon cher, c'est décidément énorme ! L'archevêque, que je ne connais pas, vient de m'envoyer sa carte !... Cet homme rouge, sur qui je me suis tant monté le bourrichon, l'autre jour !... Quelle coïncidence ! Mon cher, creuse-moi ça ! » — C'est tout creusé ! dit Lapierre : tu es un homme illustre, le clergé te flatte. Tu n'as qu'une chose à faire, c'est de renvoyer ta carte au cardinal !... » — Et le bon Flaubert de s'exécuter incontinent.

Nouvel émoi à l'archevêché, où l'on crut, pendant quelques jours, à une conversion foudroyante de l'auteur de *Salammbô*....

Malheureusement, l'histoire s'arrête là. Personne n'a pu me dire quelle en fut la suite, ni si ce petit jeu de politesses continua longtemps entre ces deux ecclésiastiques d'espèce un peu différente, Mgr de Bonnechose et l'Aumônier des Dames de la Désillusion. Toujours est-il que, pendant toute une grand-messe au moins, Flaubert rêva d'être archevêque de Rouen....

*
* *

Le soir, je vais à Croisset, dernière étape de mon pèlerinage.

Un bateau à vapeur, qui fait le service des localités riveraines jusqu'à La Bouille, vous y conduit en vingt minutes au plus. A mon grand désappointement, le spectacle, à cause de l'encombrement des quais et du port, n'est pas aussi extraordinaire que je l'aurais souhaité. Tous ces cargos à l'ancre, ces grues métalliques aux longs bras tournoyants, ces bennes de charbon, ce transbordeur, — tout cela bouche la vue. Mais on débarque à

quelques pas du pavillon de Flaubert, et, là, le paysage entier se déploie sous le regard. Néanmoins, je ne me retourne pas : je veux me ménager une surprise plus complète. C'est du balcon même de Flaubert que je contemplerai le fleuve et la ville et le vaste horizon des falaises et des collines normandes.

On sait que sa propriété de Croisset a été vendue en partie. La maison d'habitation, où il avait son cabinet de travail, a été démolie. Une usine s'est construite dans le voisinage. Il ne reste plus qu'un bout de jardin avec un tronçon d'allée conduisant à un petit pavillon du XVIIIe siècle, en bordure de la route et de la rivière. En été, Flaubert y venait prendre le frais et fumer sa pipe. Il y installait aussi des amis de passage, comme Bouilhet. Mais il est fort douteux qu'il y ait jamais travaillé et par conséquent « gueulé » ses phrases. C'est donc à tort qu'on appelle, aujourd'hui, ce pavillon « le Gueuloir ». Voit-on cet homme méticuleux, qui ne pouvait travailler que dans

certaines conditions, entouré d'un certain arrangement, le voit-on transportant sa table ronde, son grand fauteuil, ses plumes, ses paperasses, dans cette maisonnette du bord de l'eau, qui, d'ailleurs, n'était habitable que pendant quelques mois de l'année ?

D'après les souvenirs de Mme Franklin-Grout, il paraît probable que Flaubert, en été, préférait les allées de son jardin, et, dans ce jardin, une terrasse plus élevée que le pavillon et aménagée au flanc même de la côte, à laquelle était adossée la maison d'habitation maintenant démolie. Cet endroit s'appelait *le Mercure*, nous dit Mme Franklin-Grout, à cause d'une statue de Mercure qui s'y trouvait autrefois. Flaubert lui-même semble bien faire allusion à ces divers agréments de sa campagne, lorsqu'il écrit à Louis Bouilhet, le 7 juin 1855 : « Tu as raison, pauvre cher vieux, de m'envier les arbres, le bord de l'eau *et le jardin*. C'est splendide ! J'avais, hier, les poumons fatigués à force de humer les lilas... »

Ainsi donc, ce n'est pas dans le pavillon de Croisset, racheté par la municipalité de Rouen, avec le tronçon de jardin y attenant, — ce n'est pas là qu'il faut chercher le laboratoire du grand écrivain. Néanmoins, ce lieu est touchant, parce qu'on l'a transformé en musée, qu'on y a réuni, avec quelques reliques du maître, une iconographie et des documents curieux, — et parce que, enfin, du haut du balcon, on peut se faire une idée du paysage que Flaubert eut sous les yeux, pendant trente-cinq ans de sa vie, dans son cabinet de travail.

J'y cours tout de suite, et, — je l'avoue, — je suis d'abord un peu déçu. La vue est splendide, mais gâtée par le débordement des constructions industrielles. En face, du côté de Quevilly, on ne voit que hauts-fourneaux, cheminées fumantes qui encrassent le ciel. J'essaie de me consoler en m'assurant que, du temps de Flaubert, ces laideurs n'existaient point, qu'il n'y avait là que des prairies et des rideaux de peupliers masquant le village. De

même, dans cette grande île qui s'allonge sur la gauche, les arbres devaient être beaucoup moins hauts et ne point cacher, comme aujourd'hui, la ville et la cathédrale.

Malgré tout, ce paysage de Croisset reste singulièrement grandiose. C'est un des plus beaux que la France du Nord puisse offrir. Je regarde : l'aérienne cathédrale domine de ses hautes tours l'antique cité gothique, « hérissée de flèches et d'aiguilles. » Le fleuve étalé resplendit entre les bâtisses monumentales des quais et les ondulations sans fin des collines couronnées de bois, ou dénudées ça et là, montrant sous la toison verte du gazon les déchirures crayeuses de la roche. Encore une fois, il se dégage de ce spectacle une impression de grandeur extraordinaire, grandeur un peu sévère et nue, qui dépasse l'habituelle mesure du paysage français, médiocre et charmant. Tout cela, il me semble, a marqué l'œuvre de Flaubert, a donné un certain tour à son imagination et à sa sensibilité. Et la grande

masse d'eau du fleuve devait, comme à moi, lui en rappeler un autre tout chargé de mystère, d'histoire et de poésie, — le Nil avec ses *dahabiehs* aux longues voiles triangulaires, qui passent lentement et qui s'évanouissent en un glissement de fantômes. Là aussi, sous les fenêtres de Croisset, les navires à voiles de l'ancien temps allaient et venaient, lourds de leurs cargaisons exotiques, dans le frémissement de leurs toiles et de leurs pavois. Pour ce solitaire, qui avait une horreur presque maladive du mouvement, c'était la perpétuelle invitation au voyage...

Quand on a contemplé ces beaux horizons, comment se retourner vers les pauvres reliques qui garnissent le pavillon et ses murailles ? Il faut bien le confesser : ces souvenirs se réduisent à très peu de choses, — des pipes, des plumes d'oie, un encrier, une des tables rondes où le maître écrivait (l'autre se trouve actuellement à Antibes, chez sa nièce, Mme Franklin-Grout), — un fauteuil massif, genre renaissance, capitonné de cuir, un cuir

éraillé et déteint qui ressemble à une peau humaine, véritable chevalet de torture, où le martyr de la phrase a enduré, comme il disait, toutes « les affres du style ». Après cela, il n'y a plus à voir que quelques autographes de lui, ses portraits ou ses caricatures, une reproduction de son buste par Clésinger, qui nous a donné un Flaubert peut-être pas très ressemblant, mais vraiment olympien.

D'une vitrine à l'autre, je cherche une collection de lettres bien édifiantes, que j'ai déchiffrées jadis, ici même, lors d'un premier voyage que je fis en 1911. Elles furent écrites par diverses personnalités littéraires artistiques et politiques, qu'on avait invitées à l'inauguration du Pavillon-Musée de Croisset. La plupart de ces messieurs refusèrent d'y assister, et c'est leur refus motivé en termes généralement polis, quelquefois même lyriques, que contiennent ces lettres. De la part des organisateurs, ce fut une petite vengeance assez maligne que d'exposer sous vitrine

ces beaux documents de confraternité et de piété littéraires. Je me souviens que la perle de cet écrin était un petit mot quinteux du père Boissier, qui fut, en son temps, un latiniste distingué, et qui, au moment de l'inauguration, remplissait les fonctions augustes de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Et le souvenir de ce latiniste officiel me rappelle, je ne sais trop pourquoi, une boutade de ce vieux sanglier de Royer-Collard contre quelques-uns de ses plus doctes confrères de l'Académie : « Messieurs Villemain, Patin et Cousin sont des *gensses* qui savent le latin... » Le père Boissier, lui, savait assurément du latin, sinon le latin... Mais on m'apprend que, sur une critique de Jaurès et d'un M. Alfred Kerr, de Berlin (aimable rencontre!) le conservateur du musée se décida à mettre sous clé ces indécents petits papiers.

Toutefois, celui du père Boissier m'avait paru si drôle que je demande à le revoir. Le gardien consent à le tirer pour moi de son armoire. Et le voici dans toute

sa grâce : « *Veuillez m'excuser si je ne me décide pas à vous donner mon nom, comme je m'y étais à peu près engagé. J'ai pris la résolution de m'y refuser d'une manière absolue, après tous les ennuis que je viens d'avoir à propos de la conférence Fustel de Coulanges. A mon âge, j'ai le droit de protéger ma tranquillité. G. Boissier.* »

C'est sec comme un coup de férule.

En replaçant le petit papier grincheux dans sa chemise, je me dis que, décidément, le pauvre Flaubert n'a pas de chance avec ces messieurs les secrétaires perpétuels de l'Académie française.

*
* *

Tandis que je remue ces paperasses, le crépuscule tombe doucement sur le fleuve.

Les fenêtres du pavillon sont ouvertes. Une tiédeur estivale alanguit l'atmosphère. Encore une fois, avant de m'en aller, je reviens m'accouder au balcon, en face de l'immense paysage qui s'em-

brume et où, ça et là, le long des berges miroitantes, des lampes électriques commencent à s'allumer sous des voiles de vapeurs ténues comme des mousselines. A demi submergés par le brouillard, les peupliers de Dieppedale semblent une rangée de fantômes au bord de l'eau vaporeuse. Mais l'air est si doux, si parfumé par les suprêmes exhalaisons du jardin, que la phrase de Flaubert me revient en mémoire : « J'ai les poumons fatigués à force de humer les lilas... »

Peu à peu les contours des choses s'effacent. On n'aperçoit plus que le rougeoiment infernal des usines du côté de Quevilly. C'est la nuit close, — et pourtant je ne m'en vais pas, je reste accoudé à la rampe de ce balcon, en proie à je ne sais quel pressentiment, dans un vague émoi d'attente, que je ne songe même pas à préciser. Le gardien, qui veut bien respecter ma rêverie, m'apporte une chaise de son propre logis. Je m'assieds sur le balcon, et là, plus hanté que jamais par les images et les rythmes du maître,

je rêve indéfiniment devant l'eau noire, dans les demi-ténèbres nocturnes, je rêve si longtemps que je finis par perdre toute conscience et que je ne saurais dire, en vérité, comment la chose que voici arriva...

II

LE MORT VIVANT

> Le travail continu est la loi de l'art comme celle de la vie. Aussi les grands artistes, les poètes n'attendent-ils ni les commandes ni les chalands : ils enfantent aujourd'hui, demain, toujours. Canova a vécu dans son atelier, comme Voltaire dans son cabinet.
>
> (BALZAC, *La Cousine Bette*).

Quand je me levai et que je me retournai vers la porte du balcon, je vis devant moi une vaste pièce à demi-plongée dans l'obscurité. Le haut d'une bibliothèque à colonnes torses et surchargée de bouquins émergeait de l'ombre confusément. Au milieu, s'arrondissait une grande table

ronde, encombrée, elle aussi, de livres et de papiers, et, derrière cette table, dissimulé par l'abat-jour d'une lampe-carcel, quelqu'un écrivait avec une application fiévreuse. Je voyais la main, armée d'une plume d'oie, aller sans cesse de la page commencée à l'encrier, et cette main avait des gestes saccadés et furibonds. Au pied de la table, s'étalait une peau d'ours blanc. Dans l'embrasure d'une fenêtre, je distinguais, sur son socle, un boudha accroupi, dont les dorures luisaient vaguement. Tout de suite, je reconnus le fameux cabinet de Croisset, tel que Mme Franklin-Grout nous l'a décrit. Je n'en éprouvai aucune surprise, mais une joie profonde et un peu solennelle, comme celle qu'on ressent quand, après de longues années, on voit un de ses plus chers désirs accomplis.

Une curiosité intense me poussait. Avec d'infinies précautions, je m'avançai sur la pointe des pieds, et, toujours sans la moindre surprise, — je vis GUSTAVE FLAUBERT A SA TABLE DE TRA-

VAIL. Il me parut le plus simple du monde de profiter de l'occasion pour lui présenter mes hommages. Plein de confiance et de respect, je m'approchai de la table, lorsque, par mégarde, je heurtai une chaise. Une pile de bouquins dégringola sur le plancher. Au bruit, le maître sursauta, se mit debout, et, ayant relevé l'abat-jour de la lampe-carcel, il dardait sur l'intrus des yeux terribles :

— Nom d'un petit bonhomme! qu'est-ce que vous foutez ici, vous ?

Il tonitruait. Avec une assurance inexplicable, je laissai passer la bourrasque. Puis, modestement, je me nommai, en m'excusant de la liberté grande, du hasard de la rencontre...

— Ah bien ! reprit-il, puisque c'est vous, je ne suis tout de même pas fâché de vous voir !

Je m'inclinai d'un air comblé. Ayant marqué un temps, le maître ajouta :

— Oui, pour vous laver la tête!

— Mon cher maître, lui dis-je, j'y suis prêt !

Il se recala dans son grand fauteuil, l'effrayant fauteuil renaissance, capitonné de peau humaine. Et, comme pour chercher ses idées, il se mit à bourrer une pipe, lentement, méticuleusement. Pendant ce temps, je le considérai à mon tour.

Malgré ses cent ans bientôt sonnés, il avait à peine vieilli depuis le temps où il fréquentait chez la Princesse Mathilde. Le cheveu peut-être un peu plus rare, les joues plus soufflées, le dessous des yeux un peu plus poché, — et voilà tout ! Par exemple, les plaques rouges de ses pommettes avaient envahi tout le visage : il était cramoisi. Son costume non plus n'avait guère changé : vaste pantalon de laine brune, serré au ventre par une ceinture orientale, casaque de même étoffe boutonnée sur la chemise, dont le col rabattu et lâche dégageait son cou de taureau. Dans cet accoutrement un peu rude, avec ses fortes moustaches roussies par le tabac, il avait vaguement la tournure d'un reître d'Albert Durer.

Sur le dossier de son fauteuil était jetée la lourde houppelande où, de temps en temps, il se drapait comme dans une toge.

Tandis qu'il bourrait sa pipe, je regardais ses mains, très fines, très élégantes, qui contrastaient avec la rudesse de sa mise et de sa personne et qui semblaient presque des objets de luxe. Du bout de ses doigts, aux ongles polis de mandarin, il frottait contre une plaque de porcelaine une allumette qui s'obstinait à ne pas s'enflammer. Je vis le moment où, comme mon maître Brunetière, au grand scandale des vieux collaborateurs de *La Revue des Deux Mondes*, il allait lever la cuisse et frotter l'allumette contre son derrière. Mais, dans tout son débraillé, Gustave Flaubert, hôte de la Princesse, gardait des façons de gentilhomme. Il se borna à approcher sa pipe du tuyau de la lampe-carcel. Après quoi, ayant tiré une bouffée, il me déclara à brûle-pourpoint :

— Oui, je ne suis pas fâché de vous voir... pour vous engueuler !

— Pour m'en... ? Et en quoi, mon cher maître, ai-je mérité ?...

— En quoi, monsieur ? Mais d'abord, en forçant ma porte, en vous glissant chez moi, à cette heure indue, comme un vulgaire cambrioleur. J'écrivais, monsieur : vous m'avez coupé un effet de style, — et vous savez qu'une phrase est sacrée... Mais vous avez fait pis, monsieur, vous avez fait une chose que je ne vous pardonnerai jamais !... Vous avez publié, sans m'avertir, ma première *Tentation de saint Antoine*, ma première *Education sentimentale*, sans parler de quelques autres broutilles !... C'est une trahison ! Je suis furieux contre vous, monsieur, indigné !... Vous entendez ? *Hindigné* ! avec trente-six *h* !...

Les gros yeux du maître roulaient de façon terrifiante. Je trouvais vraiment qu'il dépassait la mesure.

— Vouliez-vous, lui dis-je, un peu piqué, vouliez-vous qu'on jetât au feu vos œuvres inédites ?... Et pourquoi, mon cher maître, puisque vous les jugiez si

indignes de voir le jour, ne les y avez-vous pas jetées vous-même ? En gardant pieusement dans de belles chemises, en rangeant avec soin dans vos cartons et dans vos armoires, ces essais si imparfaits, n'avez-vous pas dicté son devoir à la postérité ?...

— Je n'ai rien dicté du tout, monsieur ! reprit le maître, avec un grondement exagéré et rassurant, un grondement d'orage qui s'apaise.

Je le sentais touché par mon argument. Après un instant de silence, il reprit, d'un ton presque affectueux :

— Les jeter au feu ?... Tout de même, en y réfléchissant... ce n'était pas si mauvais que cela !... Au fond, j'avais mis là-dedans le meilleur et le plus sincère, le plus jeune de ma jeunesse !... Mais voilà ! Il aurait fallu revoir tout cela, corriger, raturer, rapetasser enfin...

— Que ne vous en êtes-vous chargé vous-mêmes, mon cher maître ? Rien n'est tel que d'être son propre éditeur !... Et

quand on est toujours gaillard et verdissant comme vous êtes !...

Flaubert rêvait. Pour forcer son mutisme, j'ajoutai :

— D'ailleurs, voilà longtemps, que nous n'avons rien vu de vous, il me semble !

— Et on ne verra rien, monsieur, pas plus qu'on ne m'a vu et qu'on ne me verra...

A ces mots, un soupçon imprécis, je ne sais quel rappel d'une réalité lointaine traversa ma subsconscience. Pourtant cette santé débordante, ces yeux pleins de feu et de vie, tout cela me frappait de façon contradictoire. Hésitant, je risquai :

— Il est vrai, mon cher maître, vous vous faites rare ! Vous ne sortez plus depuis...

— Depuis bientôt un demi-siècle, monsieur !... Oui, voilà bientôt quarante et un ans que je n'ai mis le pied hors de mon cabinet. Comme puissance de solitude, avouez que c'est assez galant ! Un vrai record, comme vous dites aujourd'hui !... le record de l'immobilité, — à

rendre jaloux le boudha que voilà !... Montaigne cite bien, quelque part, le cas de ce chanoine de Poitiers qui, dit-il, depuis trente ans, n'était sorti de sa chambre « pour l'incommodité de sa mélancholie et un rheume qui lui estoit tumbé sur l'estomach ». Moi, monsieur, je n'ai pas de « rheume » ! Dieu merci, je suis sain comme à vingt ans ! Mais l'incommodité de ma « mélancholie » me rendait bien inconfortable à mes contemporains. Quant à eux, — j'ose ici vous le dire entre nous, — je les avais assez vus !...

Je songeais : quarante et un ans sans sortir ! Quel fakir de l'Inde accomplit jamais semblable prouesse ! J'en étais écrasé d'admiration. Timidement, je balbutiai :

— Et pendant tout ce temps-là, mon cher maître, qu'avez-vous fait ?

— Ce que j'ai fait ?... Il est inouï, ma parole d'honneur !... Mais j'ai *travaillé*, monsieur !

Il prononça ce mot de « travailler » avec

un tel accent que j'en eus la chair de poule : je savais trop ce qu'il entendait par là.

Lui, d'un geste large, me montrait sur la table ronde des piles de manuscrits, et, — se retournant vers la bibliothèque, — des étages de cartons verts, d'où s'échappait un flot de notes et de notules :

— Et voilà, monsieur ! Sachez que j'ai écrit une œuvre entière depuis... depuis le temps que vous dites.

Flaubert s'enthousiasmait déjà à la pensée de cette nouvelle œuvre mise debout en quarante ans. Avant même que j'eusse témoigné le désir d'en rien voir, il alla prendre sur un des rayons inférieurs de la bibliothèque un carton solidement bouclé dans une bretelle grise :

— Tenez ! me dit-il, voilà une petite bêtise grécisante (1) qui m'a bien pris une

1. Tous ces projets sont rigoureusement historiques. Dans l'analyse qui va suivre, je n'ai guère fait que résumer les plans inédits de Flaubert, qui, d'ailleurs, vont être publiés prochainement par l'éditeur Louis Conard.

dizaine d'années tant pour la documentation que pour la mise en place et le débarbouillage du style. Cela s'appelle *La Bataille des Thermopyles*. J'ai toujours été très excité par cette hécatombe héroïque de Léonidas et de ses trois cents jeunes gens... Ah ! ça n'était pas commode, beaucoup moins qu'*Hérodiade* et *Salammbô* ! Retrouver le milieu historique n'était rien. Parbleu ! je connaissais le cadre ! Les Thermopyles !... J'y ai chassé la bécasse avec Maxime !... Mais faire entrer là-dedans un lyrisme presque moderne, une espèce de chevalerie qui ne ressemble à rien de chez nous, qui, dans l'antiquité même, fut une chose très spéciale, et aussi le sentiment non moins spécial qui unissait ces beaux jeunes hommes en une commune soif d'héroïsme et de sacrifice, — et, avec cela, sauver la plastique ! La plastique, tout est là !... Ah ! non, mon cher Monsieur, ça n'était pas commode ! Cent fois, j'ai cuydé en crever ! Il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre

de pareils bouquins !... Tandis que peindre des bourgeois d'aujourd'hui... c'est dégoûtant, je vous l'accorde ! mais c'est tellement plus facile !... Tenez ! j'ai là un horrifique roman, en six cent soixante-quinze pages... Il m'a fallu à peine six ans pour en venir à bout...

Et le maître, ayant déposé sur mes genoux *La Bataille des Thermopyles*, s'en fut prendre dans le bas de la bibliothèque un volumineux carton noué de cordonnets et qui était gonflé de papiers à en éclater :

— Je vous présente *Sous Napoléon III*, ou *Un ménage parisien*, me dit-il, d'un petit air satisfait. C'est la suite de mon *Education sentimentale*, le procès du monde moderne, civilisation, politique et tout !... C'est autre chose que les *Rougon-Macquart* de mon ami Zola. Ce Zola, un bénêt qui croyait dur comme fer à la science et au progrès des lumières !... Moi, au contraire, j'ai étalé là, avec l'enfantine sottise du XIXe siècle, toute l'ignominie du monde actuel. Vous connaissez mes trois grandes divisions de l'histoire uni-

verselle : *paganisme*, *christianisme*, *muf-flisme*... Eh bien, c'est l'épopée du muf-flisme que j'ai écrite dans ce fort bouquin. Bien entendu, je m'y suis ménagé quel-ques petits divertissements égoïstes, des endroits propres, des paliers, où un homme comme moi peut respirer... Tout le côté fête et représentation mondaine m'a vive-ment amusé. Le bon Zola, lui, qui, sous le second Empire, pondait de la copie dans une mansarde, entre un pot de chambre et un saucisson attaché à un clou par une ficelle, le bon Zola n'a rien soup-çonné de toutes ces gentillesses... Vous y retrouverez, dans ce fort bouquin, la figu-ration de Compiègne et de Fontainebleau, les gondoles et les violons du Bassin aux Carpes, le beau chevalier Nigra, et ce petit cuistre de Mérimée, et la clique Metternich et Galiffet, — sans oublier la Païva, — la Païva, Juive effrayante, qui, une des premières, vint essayer sur nos nigauds de gens de lettres et de politi-ciens, la fascination du fameux « charme slave »... Cette Païva, une femme barbare,

une sauvagesse sous les dehors de la civilisation la plus raffinée ou la plus pourrie, — l'aïeule de toutes les aventurières moscovites, polonaises ou tcherkesses, qui infectent périodiquement vos salons parisiens... « Le charme slave ! » sont-ils bêtes, vos gens du monde et vos gens de lettres ! Et dire que ça prend toujours ! la Princesse russe, l'Arménienne ou la Cosaque, qui parle cinq langues, qui connaît les derniers poètes de Montmartre ou du quartier latin, qui est initiée à la philosophie de Bergson et aux théories d'Einstein et qui, avec cela, est un démon de grâce et de beauté, une sirène irrésistible ! Et dire qu'à travers tout ce flux de paroles, ces chatteries, ces minauderies, ces insolences, ces grossièretés en robes de grand couturier, personne ne subodore l'odieuse femelle asiatique, gangrenée par tous les vices, toutes les abjections et toutes les bêtises de la barbarie !...

Le maître était lancé. Pourtant, j'aurais bien voulu arrêter sa digression sur les princesses russes et le ramener à ce

fameux et si curieux roman : *Sous Napoléon III*. Il ne m'en laissa pas le loisir. De la barbarie slave, il passa impétueusement à la barbarie orientale et africaine :

— Beau sujet ! proclama-t-il. C'est ainsi que, pour faire suite à mon *Napoléon III*, j'ai écrit *Suez*, vaste roman social, — mondial, comme vous dites aujourd'hui, — où j'ai peint un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise, si l'on ose appeler civilisation l'art du tailleur, du bottier, ou du carrossier européen... Vous voyez ça d'ici ! Suez ! le père de Lesseps, le khédive d'Egypte, les pachas, les beys, la tourbe des brasseurs d'affaires et des tripoteurs...

— Je sais, je sais ! dis-je : j'ai lu toutes vos notes sur cet opulent sujet !... Et après, mon cher maître, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis reposé, mon bon !... Je me suis reposé en écrivant mon *Histoire de l'art officiel*. Il y a là un petit chapitre sur les académies, que je me permets de vous recommander... Mais ce n'était qu'un divertissement, — qui

n'a guère duré plus de trois ou quatre ans... Après quoi je me suis attelé à deux *gigantesques* bouquins. Le premier, — j'ai le regret de vous le dire, — m'a fait gâcher dix ans de ma vie en pure perte. Il n'y avait rien à tirer d'un sujet pareil. C'était un *Kœnigsmarck*, dont j'avais pris l'idée dans la *Revue des Deux Mondes*... oui, deux articles de Blaze de Bury sur Aurore de Kœnigsmarck et sur son frère Philippe, dont les aventures furent étourdissantes et dont la mort est restée longtemps mystérieuse... Si cela vous amuse, vérifiez : *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1852 et 15 mai 1853... Vous me direz : « Eh quoi ? Blaze de Bury, cet honnête *famulus* romantique ?... Mais oui, mon bon, mais oui ! Moi je suis de l'avis de ce vieux croûton de Boileau :

Un fat quelquefois ouvre un avis important.

Cette fois-là, malheureusement, je me suis fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Ce qui m'avait séduit dans cette histoire, c'était le côté « aventures » et princi-

palement ce polisson de Kœnigsmarck qui a roulé sa bosse de Constantinople à Edimbourg, qui a connu le sérail du Grand-Turc et les courtisanes de Venise, qui a couché avec des souillons et avec des filles de roi. Mais tout cela était gâté de vulgarité, de basse sensualité et aussi de niaise sentimentalité allemande. A de certains moments, le beau Philippe n'est plus qu'un Rocambole, un personnage de roman-feuilleton et sa sœur elle-même, la divine Aurore, n'est, au fond, qu'une cuisinière berlinoise. J'ai fini par abandonner cette ratatouille germanique...

Un peu essoufflé par cette tirade, le maître fit une pause méditative. Puis, d'un ton solennel, impossible à rendre, il prononça :

— C'est alors que j'ai écrit *La Spirale*, roman philosophique et transcendental !... C'est le couronnement et, si j'ose dire, la conclusion de toute mon œuvre !... Pour un sujet, mon bon, ça c'est un sujet ! Et moral avec cela, exaltant, mon cher monsieur ! Moi qui ai été traîné en cour

d'assises pour immoralité, qu'on accuse de tuer l'enthousiasme, la foi, tous les beaux sentiments, j'ai voulu montrer de quoi je suis capable en ce genre. Gustave Flaubert, prix de vertu ! Couronné par l'Académie française ! Voyez-vous cela ?... Eh bien, mon cher monsieur, tel est le laurier que j'ai ambitionné !... J'ai voulu prouver... mais on ne prouve rien, n'est-ce pas ? mettons que j'ai voulu illustrer cette idée que le bonheur est tout entier dans l'imagination, — une illusion comme tout le reste... Mon héros est un peintre, un peintre qui a abandonné la peinture, après avoir vécu en Orient. Il a la tête pleine de formes et d'images, de choses vues ou imaginées. Enfin il a pris, en Orient, l'habitude du hachisch, et il s'en est si bien empoisonné qu'il lui suffit de respirer l'odeur de la boîte qui contient la drogue pour avoir des hallucinations. Un moment vient où il n'a même plus besoin de ce léger excitant. Il provoque spontanément ses visions, par la seule force de la volonté ou de l'accoutumance.

Il se met, quand il le veut, dans ce que j'appelle « l'état fantastique ». Il en arrive même, en véritable artiste qu'il est, à *préparer* ses rêves, qui deviennent réguliers comme les ordinaires événements de son existence. Chez lui, le rêve côtoie continuellement la vie. Il finit par la supplanter. Et ainsi mon héros est dans un état de somnambulisme permanent qui le rend insensible à la douleur et qui le comble d'une félicité parfaite... Vous comprenez, n'est-ce pas ? Vous me suivez bien ?...

Je fis signe que oui, tout en me demandant, non sans inquiétude, où il voulait en venir. Le maître reprit, en se passionnant de plus en plus :

— Vous me direz : où est la morale dans tout cela ?... La voici ! Le rêve est la récompense de la vertu... oui, d'une belle action ! Mon bonhomme a remarqué que lorsqu'il a commis une mauvaise action, le rêve ne vient pas. Il a constaté au contraire qu'une bonne action lui donne un grand apaisement....

C'est comme une saignée, une purgation. Et puis le paradis s'ouvre tout doucement. Il n'a plus besoin que d'être vertueux, dévoué, héroïque, sublime, pour goûter au souverain Bien. Ainsi le rêve a une influence active, moralisante sur sa vie, tandis que la vie a une influence exaltante et inspiratrice sur le rêve... Mais, me direz-vous, comment transporter dans le roman une pareille donnée ? Ah ! je l'avoue, ça n'était pas facile. Pourtant, j'ai réussi à trouver une action, — une action qui part de la réalité la plus contemporaine, pour aboutir, à travers les siècles, à l'orient fabuleux... Je vous lirai cela, un de ces jours...

Et il accompagna cette aimable promesse d'un formidable coup de poing sur une pile de manuscrits qui occupaient une bonne moitié de la table ronde :

— Vous verrez ! poursuivit Flaubert : il y a là-dedans des choses inouïes : un préfet, personnage bête, gourmé et passablement coquin, qui devient un sultan cruel et grotesque, une princesse qui se

métamorphose en odalisque, une patrouille de la Garde nationale qui se change en une armée innombrable, l'armée des Croisés en marche à travers les montagnes de Cilicie... et un jardin persan tout à fait fantastique, une ville étrange, démesurée, qui résume en elle Babylone et la Chine : Un serpent à figure de femme passe sa tête entre les créneaux des remparts... Ailleurs un fils de roi se bat en duel avec un singe. Une caravane meurt de soif dans le désert. Mon héros converse avec un pythagoricien, entend le langage des animaux et des plantes... C'est quelque chose d'insensé, vous dis-je ? Aussi mon héros est-il fou. La conclusion du livre, c'est que le bonheur consiste à être fou !...

Un peu étourdi par ces propos et par l'étalage de tant de merveilles, je n'osai demander au maître de m'expliquer le titre de cet ahurissant bouquin. Pourquoi *La spirale* ? J'avoue que je saisissais mal. Mais le bon maître mettait une telle fougue à le célébrer que je ne doutai

point que ce ne fût un chef-d'œuvre, — son chef-d'œuvre. Je désignai, sur la table, la pile effrayante des manuscrits :

— Mon cher maître, lui dis-je, hâtez-vous de publier cela : nous vous en conjurons !

Il se drapa majestueusement dans sa houppelande et prononça d'un ton superbe :

— Jamais, monsieur, jamais ! Je vous l'ai déclaré : on ne verra plus rien de moi !

— Cependant, mon cher maître, de tels chefs-d'œuvre...

Il sursauta sur le fauteuil de peau humaine :

— Vous dites ?...

Puis, s'étant gratté le crâne, après un silence lourd de pensée :

— Plus tard, peut-être ! Je réfléchirai. Je ne suis pas pressé !

— Il est vrai, lui dis-je, que vous avez l'éternité devant vous. Mais nous autres ?... Et puis, mon cher maître, laissez-moi ajouter ceci : vos admirateurs eux-mêmes

vous reprochent cette retraite farouche, qui les prive des plus beaux fruits de votre maturité. Si vous continuez, vous allez donner raison à Léon Daudet qui vous accuse d'avoir fondé « l'école du renfermé »...

— Je sais ! dit Flaubert. J'ai lu ça quelque part ! Car je lis tout, monsieur, je suis comme votre Brunetière, dont un autre habillé de vert a pu dire : « Notre éminent confrère, M. Ferdinand Brunetière, dont le mérite et l'honneur, en quelque sujet qu'il traitât, était d'y commencer par avoir tout lu... » Avoir tout lu ! Est-ce beau ! J'ai épinglé la phrase !...

J'admirai la mémoire de ce centenaire, toujours si sûre, si vivace, — et ordonnée comme ses casiers et ses cartons. Mais le maître semblait préoccupé. Il reprit :

— L'école du renfermé ! Savez-vous qu'il y a de cela ! Il a touché juste, le gaillard !... Oui, oui il y a de cela ! Il est certain que ma phrase n'est peut-être pas toujours suffisamment aérée. Certains de mes bouquins manquent peut-être... com-

ment dirai-je ?... d'humidité... Et pourtant non ! C'est moi qui ai raison !... Le renfermé ! On n'est pas un « renfermé », quand on a passé plusieurs années de sa vie à voyager, — et quels voyages ! C'étaient de vraies expéditions, en ce temps-là, toute une vie rude et mouvementée qui vous mettait perpétuellement en contact avec des êtres prodigieusement différents de vous-mêmes. Et puis mes voyages de documentation pour chacun de mes romans, mes séjours prolongés à Paris, où j'habitais, où j'ai eu plusieurs appartements, mes excursions dans tous les mondes et dans tous les milieux, depuis les Tuileries jusqu'aux guinguettes du boulevard du Temple... Mais cette agitation est bonne pour la jeunesse. A mon âge, monsieur, on ne voyage plus que par l'imagination. L'humanité vivante vous a donné la clé de l'humanité morte. Alors, c'est un monde nouveau, — les perspectives immenses de l'histoire s'ouvrent devant vous. On est éperdu d'une telle nouveauté, d'une telle fraîcheur,

d'une telle jeunesse. On sent qu'on en a pour sa vie entière à *voir*, à s'exalter, à comprendre ! Que dis-je ? pour plusieurs existences, pour une éternité ! Auparavant, on ne percevait l'homme et la vie que dans une minute de leur durée. A présent, on embrasse cette durée, si l'on ose dire, dans son infinité. Ce n'est plus l'homme immobile, immuable et simple des classiques, — et pourtant c'est bien toujours le même homme, mais non limité dans l'espace et dans le temps, mais toujours en mouvement et en métamorphose, riche d'une prodigieuse variété de visages et d'aspects !... Ah ! monter et descendre cette spirale sans fin de l'histoire et de la vie, quel énivrement !... Et même pour le simple manieur de textes, l'homme des livres et des bibliothèques, il y a une félicité qui est un calmant souverain. Avez-vous seulement médité sur ces simples mots, sur ce cliché : « *l'ardeur de l'étude* ! » Je l'aurai connue, moi, cette ferveur...

— Il est vrai, dis-je, mon cher maître :

vous avez exprimé cela en des phrases admirables de votre *Saint Antoine* : « C'est une joie supérieure aux plaisirs de la tendresse !... » Et le reste ! Je sais par cœur tout le passage...

— Et puis, poursuivit Flaubert, — il y a encore autre chose dans mon parti-pris d'isolement. A l'encontre de ce siècle qui se déchristianise, qui est bassement utilitaire, j'ai voulu affirmer, pour l'individu, le droit d'être inutile, le droit à la vie solitaire et contemplative. L'homme de lettres, tel que je le conçois, doit être un moine...

— Vous oubliez, dis-je, que le moine est bien loin de se considérer comme inutile !

— Eh ! parbleu ! je le sais !... Inutile selon le monde, mais utile selon le Christ... utile par son exemple et par ses prières. Aujourd'hui, on ne croit pas plus à l'efficacité de la prière qu'à celle de la beauté. Eh bien, moi, voilà ce que j'ai voulu rappeler à mes contemporains. J'ai voulu leur rapprendre que leurs grands bienfai-

teurs, ce sont ceux qui renoncent, ceux qui s'abstiennent de l'action malfaisante et qui enseignent les voies du souverain Repos et du souverain Bien. Mon homme, c'est l'ascète, le solitaire, celui qui n'a besoin de personne et qui pourtant fait du bien à tous. Il n'y a que cela de propre, de beau et de bon dans la vie. Je souffrirais le martyr, vous entendez ! le martyre !... pour l'attester ! Ah ! fichtre !...

Une sainte colère grondait dans les paroles du maître. En cette minute, il était magnifique de résolution et tout resplendissant de génie !

— Eh ! bien, lui dis-je, mon cher maître, quand on est animé d'une telle conviction, on se doit de la répandre. On s'en va prêcher les pécheurs et les égarés. Saint Antoine lui-même sortait quelquefois de sa solitude, pour épouvanter les publicains et les idolâtres.

— C'est cela ! Vous me conseillez de sortir, vous aussi !... Mais, mon bon, que voulez-vous que j'aille faire là-bas ! Ils vont me prendre pour un revenant !

— N'en croyez rien ! Jamais, mon cher maître, vous n'avez été plus vivant, ni plus actuel. Et puis, il faut profiter de l'occasion : d'ici longtemps vous n'en retrouverez de plus flatteuse pour vous... oui, l'occasion de votre centenaire !

— Quoi ? Que dites-vous ? Mon centenaire ?... *Ils* vont célébrer mon centenaire !!...

Encore une fois, Flaubert se gratta le crâne sous sa calotte, mais il était devenu rayonnant :

— Diable, diable ! dit-il. C'est que j'ai là une phrase à torcher, une phrase breneuse, pleine de *qui*, de *que*, de conjonction, de répétitions, d'auxiliaires... Ah ! les auxiliaires ! la pouillerie de la langue !...

— Vous savez bien, dis-je, que vous avez tout le temps devant vous !

Je le sentais ébranlé. Alors, d'un geste entraînant, je tirai ma montre :

— Mon cher maître, il est 5 heures du matin. Il y a un rapide pour Paris, qui part à 10 h. 19... Nous allons le prendre !

— Je vous répondrai, me dit-il, comme Pécuchet à Bouvard : « Vous me séduisez, ma parole d'honneur !... »

Il hésita encore quelques instants. Puis, sur le ton et avec l'air d'un homme qui aurait bu quelques coupes de champagne :

— Mon centenaire, mon centenaire !... quelle truculente facétie ! Savez-vous que ça va être une chose énorme, *hénaurme* !

Il posa sa plume d'oie, rejeta sa houppelande, et, s'appuyant des deux poings sur le rebord de la table, il se leva, — enfin ! Son visage cramoisi avait cette expression mâle et décidée qui sied aux grandes entreprises.

III

L' « HÉNAURME » AVENTURE

> En fait d'ignoble, je n'ai rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien, sur la banquette de la diligence de Constantine...
>
> *(Correspondance, passim).*

Je ne vais pas raconter par le menu notre voyage de Rouen à Paris, d'autant plus qu'il y a des trous inexplicables dans mes souvenirs. Tout ce que je me rappelle, le voici :

D'abord, nous manquâmes le rapide de 10 h. 19, — et cela par la faute du bon maître qui, à cette idée de voyage, fit faire des préparatifs comme pour une expédition en Abyssinie. Narcisse, le valet

de chambre, fatigué de charrier des valises et des malles, « tombait sur les bottes», selon l'expression favorite du patron.

Après cela, celui-ci « eut besoin » d'absorber un copieux déjeuner, arrosé de 15 tasses de « kaouah » et d'un horrifique petit verre de fil-en-quatre, le tout pour « se soutenir », prétendait-il. Enfin, au dernier moment, comme il avait déjà endossé son carrick à triple collet et empoigné son parapluie, il s'arrêta brusquement sur le seuil, tâta sa redingote et se mit à vociférer dans l'escalier :

— Julie, descendez-moi ma décoration !

— Mon cher maître, lui dis-je, par le temps qui court, une boutonnière vierge est la suprême distinction.

— Non, non, me dit-il : je tiens à ma croix d'honneur. De mon temps, il n'y avait, parmi les gens de lettres, que le père Scribe qui fût grand-officier. Moi, *ils* m'ont fait chevalier à vie. C'est assez drôle ! Et ça m'amuse de rappeler ce trait de mœurs... si pittoresque !

— Inutile, mon cher maître ! Rien n'est changé depuis le temps du père Scribe !

Néanmoins le peintre de Homais tenait à son idée. Avec ses doigts gourds, la vieille Julie n'en finissait pas de lui attacher son ruban rouge, tant et si bien que, lorsque nous arrivâmes à la gare de la rue Verte, le rapide était parti.

Force nous fut de nous rabattre sur un misérable train semi-direct, qui s'arrêtait presque à toutes les stations. Néanmoins nous réussîmes à nous y caser assez commodément. Nous étions seuls, ou presque seuls, dans un compartiment démodé, mais relativement propre. Tout se passa d'abord convenablement. Mais, à Mantes, les choses se gâtèrent. Il était dit que cette charmante localité serait toujours fatale au pauvre Flaubert. Il devait y avoir, ce jour-là, une foire ou un gros marché à Mantes-la-Jolie : les quais de la gare étaient encombrés d'une foule houleuse et bruyante. A peine le train eut-il stoppé, que le populaire se lança à l'assaut des wagons. Des voix crapuleuses criaient :

— En première, bon sang de bon Dieu !

— Montez en première ! Hardi les gars !

Ils avaient l'air de crier : « A la Bastille ! » ou « A la Banque de France ! » Notre compartiment fut violé comme les autres par une horde débraillée et irrespectueuse. Le premier qui escalada notre marche-pied était un marchand de poulets, — lequel tenait d'une main un bouquet de volailles liées par les pattes et, de l'autre, traînait un sac bourré jusqu'à la gueule. Pour se débarrasser, l'individu voulut fourrer ses poules pépiantes et courroucées entre les jambes du bon Flaubert. De cramoisi celui-ci devint violet :

— Espèce de saligaud ! Voulez-vous bien m'enlever ça !

Sa taille herculéenne, le ton dont il asséna son apostrophe terrorisèrent à ce point le marchand de poulets, que celui-ci ramassa ses volailles et se précipita vers le couloir, en traînant son sac. Derrière lui, avait paru un maquignon de belle

corpulence, coiffé d'une superbe casquette de soie et brandissant au bout de son poing une matraque retenue par une lanière de cuir. Puis, derrière le maquignon, une demi-douzaine de militaires en permission qui avaient, comme on dit, plus que leur compte. Tout ce monde s'entassa tant bien que mal dans le compartiment et dans le couloir, plein à n'y pouvoir loger un œuf.

Cependant, le maquignon s'était assis sans cérémonie à côté du bon Flaubert, attiré peut-être par une vague sympathie d'homme fort. Il le dévisageait avec une insistance qui horripilait visiblement son voisin. Le maquignon comprit tout de suite que le personnage n'était pas commode. Néanmoins, l'encolure, la face enluminée du maître, les allures de commis-voyageur qu'il affectait quelquefois, tout cela impressionnait grandement l'homme à la casquette de soie. A la fin, n'y tenant plus, il demanda, de son ton le plus poli :

— Monsieur n'est pas placier en vins ?...

Il me semble que j'ai eu l'avantage de rencontrer monsieur, à Bercy ?...

Je crus que la foudre allait tomber sur l'insolent : les yeux de Flaubert paraissaient vouloir sortir de leurs orbites, ses longues moustaches frémissaient contre ses bajoues gonflées de fureur... Et puis, par une volte-face soudaine, sa figure rabelaisienne s'illumina d'un sourire farceur :

— Si fait, mon vieux, si fait ! Tu peux te flatter d'avoir l'œil !... J'ai même une feuillette de Médoc à te céder... si tu tiens à te faire empiler !...

J'étais abasourdi. Mais je devinai incontinent que le cher bon maître, prenant son parti de toutes ces avanies, s'amusait à pousser la plaisanterie à fond. Selon son habitude, il y mit une persévérance, un acharnement, une exagération tellement monstrueuse que cela finissait par n'être plus très drôle.

Je ne me rappelle pas du tout comment tourna le dialogue avec le maquignon. D'ailleurs, à de certains moments, je perdais complètement conscience. Puis,

à d'autres, je soupçonnais, dans tout ce qui se passait sous mes yeux, je ne savais trop quel illogisme qui me rendait rêveur. Pourtant, il fallait bien l'avouer, les événements s'enchaînaient de la manière la plus naturelle, la plus normale !... C'est ainsi que notre train resta en panne, pendant un bon quart d'heure, sous le tunnel des Batignolles. Nous étions plongés dans une obscurité complète, propice aux plus rocambolesques coups de main. Nos militaires avinés se mirent à brailler *Madelon*, *Madelon* ! L'un d'eux, par blague, ayant réclamé de la lumière, quelqu'un fit craquer une allumette et l'approcha d'un journal roulé en guise de torche. Cette belle illumination manqua de mettre le feu aux rideaux des portières. Nous dûmes étouffer sous nos pardessus ce commencement d'incendie...

Ce dernier incident acheva d'exaspérer Flaubert, peu endurant de son naturel. Quand nous mîmes pied à terre sur le quai de la gare, je sentis qu'il avait les nerfs à vif. Moi-même j'étais fortement

agacé. Et puis, brusquement, promenant des regards égarés sur les remous de la foule, je me sentis comme une âme en peine :

— Mon cher maître, dis-je à mon compagnon, tout cela est bel et bien, mais avez-vous retenu votre chambre à l'hôtel ?...

Il haussa violemment les épaules :

— Retenir ma chambre ? Vous voulez rire, mon bon! Nous allons descendre au *Grand-Hôtel*. J'y suis connu ! Diantre ! un client d'un demi-siècle, au moins !...

— Je crains fort, dis-je...

Mais je ne voulus point l'irriter davantage, en proférant des paroles de mauvais augure. Néanmoins mes prévisions ne m'avaient pas trompé. Au *Grand-Hôtel*, un jeune plumitif, sans daigner lever le nez de dessus ses papiers, nous répondit sèchement que tout était pris.

J'étais décidément désemparé. Comment n'avais-je pas songé à cette précaution élémentaire ?... Et puis je réfléchis : « Tout de même, dans une circonstance

comme celle-ci, il appartient au Gouvernement de loger ses glorieux centenaires ! »

— Cher grand maître, dis-je, c'est dégoûtant !... *Ils* auraient dû vous faire préparer un appartement à l'Elysée ! C'était bien le moins...

— Vous croyez ? fit vivement le pauvre grand homme, en se rengorgeant dans son carrick à triple collet.

Il réfléchissait, lui aussi. Puis, tout à coup, d'un ton bourru :

— Je ne peux pourtant pas aller demander un lit à Millerand !... Mon cher, il faut en finir !

C'est en vain que nous battîmes tous les hôtels du quartier de l'Opéra, pas un coin n'y était libre. Dans les garnis, où nous nous aventurâmes, des personnes à la voix suave eurent l'aplomb de nous proposer, pour soixante francs par jour, une chambre et un cabinet de toilette. Nous refusâmes avec hauteur, en déclarant à ces personnes, que nous ne payions jamais nos chambres moins de cinq cents

francs par jour, ou par nuit... Mais nous écumions, Flaubert surtout.

— Tout à l'heure, dis-je, vous n'aurez plus d'autre ressource que le Panthéon et l'hospitalité de la Patrie reconnaissante.

Subitement, ces derniers mots réveillèrent dans mon esprit de confuses réminiscences du Quartier latin, — le Quartier latin du temps de ma jeunesse : le Panthéon !... *L'Hôtel des grands hommes* ! A deux pas de la célèbre basilique !... Un établissement très comme il faut, où je me souvenais d'avoir été présenté jadis par mon jeune camarade Herriot (maire de Lyon), qui y avait ses habitudes...

— Courons-y ! dis-je, mon cher maître !... Vous aurez là le voisinage de Victor Hugo et vous serez à deux pas de votre propre buste... au centre de toutes les grandeurs !

Par miracle, nous n'y fûmes point éconduits.

Et c'est ainsi que nous nous installâmes, place du Panthéon, à *l'Hôtel des grands*

hommes, dans un petit appartement du cinquième étage, avec un balcon d'où l'on avait une vue magnifique, un air des plus salubres, et — je n'osai pas le dire à mon illustre et centenaire compagnon, — en cas de mort subite, la proximité d'une nécropole extrêmement confortable.

IV

CHEZ MADAME Z...

> « Je vais me permettre, ô belle Dame, de brûler à vos pieds quelques grains d'un pur encens ».
>
> (FLAUBERT, *Correspondance)*.

Après toutes les émotions de l'arrivée, l'*Hôtel des grands hommes* nous procura une nuit réparatrice. On dort très bien sur ces hauteurs panthéonesques. Notre vigoureux centenaire se réveilla fort dispos et en excellente humeur.

Comme d'habitude, sa toilette l'occupa une bonne partie de la matinée. Sa mise était des plus soignées : pantalon légèrement à la houzarde, redingote à collet de

velours amplement drapée, gilet de soie où brillait la double lentille d'un binocle à large cordon de moire, cravate noire nouée à un col rabattu un peu lâche, haut-de-forme à grands bords, une canne à bec d'ivoire dans la main, — il avait tout à fait la tournure d'un vieux général de l'ancienne armée d'Afrique. Et cette tournure et cet accoutrement faisaient se retourner dans la rue les midinettes, béantes de surprise et d'une admiration un peu blagueuse.

Ainsi que tous nos hôtes de marque, son premier soin fut d'aller déposer une couronne sur le tombeau du Soldat inconnu. Arrivé sous l'Arc-de-triomphe, le vieux Flaubert s'agenouilla, resta longtemps dans cette posture et, quand il se releva, je vis qu'il avait des larmes plein les yeux. Il ne dit pas un mot, mais je sentis qu'une émotion violente l'étreignait... Puis, tout à coup son visage s'illumina. Il était comme en extase. Debout sous l'arche colossale, appuyé des deux mains sur sa canne à bec d'ivoire, il

regardait vaguement l'énorme ville, l'obélisque, le Louvre dans le lointain. A quoi pensait-il en ces minutes ? J'eus l'intuition précise qu'il évoquait sa *Bataille des Thermopyles*, livre prophétique écrit à une des époques les plus opprimantes, les plus lourdes de tristesse, qu'ait vécues la France... Je regardais le maître, radieux et transfiguré. Avec ses longues moustaches tombantes, son encolure trapue, sa taille un peu voûtée, il ressemblait aux vieux Gaulois, qui, sur l'autre façade du monument, symbolisent sans doute la Garde nationale solidement retranchée derrière le rempart de ses boucliers, suprême réserve du pays...

Je ne saurais préciser combien de temps dura cette contemplation muette. Quand j'osai rompre un si auguste silence, je demandai au maître :

— Et maintenant qu'allons-nous faire ?

Il redressa avec effort sa tête puissante, comme si elle était encore alourdie par le poids de sa méditation :

— Après cela, me dit-il, il n'y a plus

que la littérature qui m'intéresse. Il n'y a que ça de propre, quoi qu'on dise !... Mon cher, allons voir la littérature !

Evidemment, c'était pour cela qu'il était venu. Néanmoins ce beau projet me remplissait de toutes sortes d'inquiétudes :

— C'est que, dis-je, mon cher maître, la littérature d'aujourd'hui est presque tout entière dans les salons. Et vous n'avez jamais été très salonnier, il me semble !...

Flaubert parut un peu piqué de mes paroles :

— Vous vous trompez, mon cher !... J'aime le monde, la représentation mondaine. J'y ai toujours fait figure, avantageusement, j'ose le dire !... Quelle idée avez-vous de moi ?... Ma parole ! vous me rappelez mon frère Achille qui, lorsqu'il m'invitait à dîner, croyait m'amadouer en protestant que ce serait sans cérémonie !... Eh ! quand tu en ferais, mon bon, de la cérémonie ! Crois-tu que je sois homme à m'en épouvanter ! Mais je l'aime, au contraire, la cérémonie ! Ah ! foutre !...

— Ce n'est pas seulement cela, mon cher maître ! Mais nous allons recontrer, dans ces milieux, bien des aigrefins arrivés, des garçons de lettres triomphants, comblés d'argent, d'honneurs et de décoration (je regardai du coin de l'œil le mince ruban rouge à la boutonnière du maître)... enfin, dis-je, une foule de gens qui vous horripileront, sans parler des perruches et des petites oies littéraires, — et du bataillon sacré de nos duchesses « bleues »...

— Raison de plus, mon cher !... *Là-dessus, don César, voici mon sentiment* : J'admets que la fortune, les titres, les crachats et le reste soient pour les intrigants, pour les médiocres et les coquins, qui, dans l'intention de les obtenir, ont pendant des années, remué terre et ciel. Ils les ont, c'est justice. Mais il ne faut pas que les braves gens se laissent marcher sur le pied par ces croquants. Cela deviendrait immoral et monstrueux... Non, non ! leur devoir est d'aller, de temps en temps, traquer les renards dans leurs repaires

et embêter les rats dans leurs fromages. La vertu doit montrer sa figure et rappeler que, si elle ne dit rien, elle n'en est pas moins là, — et même un peu là !

Ce discours me ravit. Pourtant, je réfléchissais que je ne pouvais pas traîner une célébrité de cette envergure dans tous les endroits où l'on papote de littérature, autour d'une tasse de thé, ni chez telles pédicures littéraires, qui, affolées par la rage du Tréteau, réunissent à jour fixe la pègre écrivante. Un triage s'imposait.

Après le déjeuner, tandis que le maître faisait sa sieste habituelle, je sautai dans un taxi et courut chez mon aimable amie, la célèbre Mme Z..., dont le salon, tel un vestibule de tragédie, a vu défiler pendant plusieurs lustres, des héros, des hommes de génie, des rois et des princes authentiques, — et aussi des valets non moins authentiques, — des confidents, des confidentes, des suivantes, et enfin quelques vieux marcheurs...

Je la trouvai, comme toujours, mollement étendue sur les coussins d'une chaise longue, dans son magnifique hôtel de l'avenue Kléber.

— Vous savez, lui dis-je, dès le seuil : Flaubert est ici !

— Flaubert ! ici !

— Oui ! c'est moi qui...

Elle ne me laissa pas achever. D'une main fébrile, elle saisit le cornet du téléphone qui pendait à son chevet :

— Allô, allô !... Chère amie !... Vous savez la grande nouvelle ?... Flaubert est ici !... Comment ! vous ne le saviez pas !... Je crois que je suis la première !... Annoncez partout !... bien ! Au revoir, chère amie !... Mademoiselle, donnez-moi Etoile 75-36 !...

Cela dura un bon quart de sonneries, d'appels et de contre-appels. A la trépidation de l'appareil et à l'émoi de l'aimable gîsante, je devinai que le « Tout-Paris » devait être en révolution. Enfin elle raccrocha le cornet, et, sans me laisser placer un mot d'explication :

— Mon cher, amenez-*le* moi, ce soir ! Il le faut !...

— Mais, dis-je, admirable amie, on n'amène pas comme cela un personnage de cette importance. Vous allez me faire le plaisir de prendre votre belle plume et de rédiger pour ce grand homme une invitation dans les règles.

Elle me serra la main d'une pression affectueuse :

— Entendu ! me dit-elle... Et comptez sur moi !

Deux heures après, un pneumatique de dimensions anormales arrivait à l'*Hôtel des grands hommes*, pour Monsieur Gustave Flaubert. L'écriture était lapidaire. Cela semblait calligraphié « avec un roseau dur » par « Thogorma-le-Voyant, fils d'Elam, fils de Thur !... » Après des formules d'une admiration vertigineuse, on lisait ces lignes : « Mon cher maître, faites-moi la grâce de venir demain, 9 heures et demie, en toute intimité. Je vous présenterai Paméla qui meurt du désir de vous voir... »

— Paméla ? fit le maître, quelque peu suffoqué.

— Oui, c'est un petit nom d'amitié que ces dames lui donnent entre elles... Mais vous savez sans doute qui je veux dire : notre grande romancière nationale ?...

Le maître resta un instant rêveur :

— J'ai lu d'elle, dit-il, quelques bonnes pages !... Paméla ! Ce nom me plaît. Il est romantique ! Or, moi, je suis resté un vieux troubadour ! Et puis cette personne, à en juger par sa prose, doit être débordante de lyrisme ! J'adore ça !... Répondez que je viendai, — exprès pour Paméla !...

Le lendemain, nous fûmes exacts au rendez-vous.

Il était juste neuf heures et demie, et, déjà, depuis le Trocadéro d'un côté, et l'Arc-de-Triomphe de l'autre, jusqu'à l'hôtel princier de notre amie, des files compactes d'automobiles obstruaient la chaussée. A la vue de toute cette carrosserie, le maître, éperdu, voulut rebrousser chemin. Je lui rappelai sa promesse et

qu'il était, si j'ose m'exprimer ainsi, le clou de la fête. Enfin, il mollit...

Nous franchîmes le seuil. Devant nous, des messieurs en frac, des femmes endiamantées s'écrasaient dans l'escalier, l'ascenseur ne pouvant suffire au service. Flaubert, furieux, s'était arrêté au milieu du vestibule :

— Ah bien ! je la retiens, sa petite soirée intime !

— Cinq mille invitations, mon cher maître !

— J'aime la cérémonie ! mais tout de même pas tant que ça !...

Il prêtait l'oreille : on entendait aux étages supérieurs un brouhaha ininterrompu de conversations et de rires, et, à travers les planchers, un branle de kermesse ou de bal à l'Hôtel-de-Ville.

— Je m'en vais ! dit Flaubert : moi, je suis venu pour Paméla ! Je n'ai pas envie de tomber dans cette foire !

J'eus beau le conjurer de n'en rien faire, lui représenter le désespoir de la maîtresse de maison et le mécontente-

ment de toute cette foule qui, elle, n'était venue que pour lui. Il fut inébranlable.

Et c'est ainsi que nous n'allâmes pas plus avant... du moins pour cette fois.

*
* *

Mme Z... est bien trop fine et trop intelligente pour avoir rien laissé paraître d'une telle déconvenue et pour en avoir marqué à Flaubert le moindre ressentiment. D'origine américaine, elle a l'esprit de suite de sa race et beaucoup de méthode dans la pratique de la vie. Elle voulait posséder, — la première, — ce numéro sensationnel : elle l'eût.

Un second pneumatique nous convia chez elle à une autre soirée, celle-là d'un caractère décidément plus intime. Je me hâte de dire que ce fut charmant.

La maîtresse du logis, malgré un âge incertain, est encore agréable à regarder, elle a de l'esprit et, quand elle veut s'en donner la peine, un heureux désir de plaire. La figuration que nous trouvâmes

là se composait, en dehors de quelques cruchettes et de quelques petits jeunes gens sans importance, d'un lot choisi d'hommes mûrs, personnages de réputation, que leur mérite rendait dignes de tenir la conversation avec un maître. Pour ne pas faire de jaloux, nous ne les désignerons point par leurs noms véritables. Il y avait donc là, — entre autres personnalités insignes, — Acanthe le grand romancier, Gélaste le grand essayiste, Criton le grand philosophe, Ariste, qui se contentait, comme au siècle de Boileau, d'être un honnête homme...

Sitôt les galanteries et laudations d'usage échangées, le maître s'assit pesamment dans un vaste fauteuil, et, tout de suite, comme il fallait s'y attendre, il mit la littérature sur le tapis.

— De mon temps, dit-il, nous étions beaucoup moins salonniers que vous ne l'êtes aujourd'hui. Je me rappelle que le jeune Gambetta, convié à dîner chez mon amie, Mme Juliette Adam, y parut en veston de velours et en cravate pois-

seuse, pour bien montrer qu'il n'était pas du monde. En revanche nos mondains ne se piquaient point, comme maintenant, de littérature. Mme de Castiglione, voulant être aimable pour moi, chez la Princesse, me parla, un jour, de ce fameux héros de *Salammbô*, un certain « Mathéo », un rude gaillard, disait-elle... Les choses ont bien changé, à ce que je vois ! Et je vois aussi ce que vous y avez gagné : évidemment une considération que nous n'avons pas connue...

— Pardon, mon cher maître, dit Gélaste, mais cette considération est si libéralement accordée qu'elle ne signifie plus rien du tout. N'importe qui, le premier venu, quelquefois les gens les plus suspects et les plus tarés se faufilent dans le monde sous le faux-nez de la littérature. Il y a là une affirmation singulière de l'esprit démocratique et, en même temps, une protestation furieuse contre le niveau égalitaire. On décrète que tout le monde aura du talent, afin qu'on veuille bien vous en reconnaître un peu, et même un peu

plus qu'aux autres. Tout le monde est dans le rang, c'est entendu, mais tout le monde aspire à monter sur le Tréteau, ne fût-ce qu'une minute, à avoir son petit triomphe, son quart d'heure d'applaudissements...

— Eternelle conspiration des médiocres et des imbéciles ! dit Flaubert. Je me plais à répéter qu'on a la haine de la littérature, je veux dire la grande, la vraie, la seule ! C'est parce qu'on a la haine des forts... Voyez comme on les nie, comme on essaie de les étouffer sous le foisonnement de la médiocrité et des petits talents...

— Vous me rappelez, dit Acanthe, un mot d'un de nos plus importants directeurs de journaux, à qui j'allais porter un article sur un de nos confrères, pauvre grand écrivain, tourné en ridicule par le moindre plumitif, et qui se consumait dans une gêne nâvrante. Cet important directeur, ayant parcouru ma copie, me dit, de sa voix royale : « C'est très bien, cher monsieur, mais croyez-moi : il n'y

a rien de plus inconfortable et de plus encombrant dans la vie qu'un homme de génie !... Tandis que le talent !... Ayez-en toujours ! Adieu !... » Et il me tendit deux doigts...

— Parbleu !... Il avait raison, votre directeur ! dit Flaubert, en s'ébrouant. Le talent, — ce qui s'apprend, ce qui s'acquiert, la mise en œuvre et en valeur des richesses d'autrui, — cela est irrésistible sur les masses. Cette prestidigitation les éblouit, comme les boniments des charlatans... Aussi, que tout est facile à ces médiocres ! Comme on les accueille, comme on les choye ! A eux l'argent, les places, les décorations, les académies ! Comme on est dur, en revanche, pour quiconque est une force, une originalité ! Les faibles exècrent les forts à qui ils doivent tout, et précisément parce qu'ils leur doivent tout. C'est un ignoble instinct de la nature humaine, mais inextirpable... Notre seule revanche est d'écraser quelques pieds, de temps en temps, et de marquer les distances...

Ariste, l'honnête homme, crut devoir intervenir :

— Oui ! mais, mon cher maître, il y a aussi les médiocres et les râtés qui singent l'originalité et le génie. Comment voulez-vous que le pauvre public s'y reconnaisse ? Jamais cette espèce de faiseurs n'a pullulé comme à notre époque : ces champignons littéraires sont le produit de la salonnerie contemporaine, — de certaines chapelles de snobs et de petits littérateurs. Tel gros malin, qui met en charabia des saugrenuités symbolo-décadentes, se voit comparé à Gœthe et à Shakespeare. Tel autre qui, répudiant carrément tout style, toute composition, tout ce qui ressemble à un art quelconque, a le toupet de nous raconter en 500 pages des histoires personnelles, des potins et des ragots parfaitement dénués d'intérêt, est sacré grand romancier de l'avenir : cette psychologie de bourgeois semi-gâteux est considérée comme le fin du fin par des troupeaux bêlants d'admirateurs et d'admiratrices... D'autres, que j'appellerai le camp des

pète-sec, collectionnent la rognure d'ongle et le bout d'allumette, sous prétexte de simplicité, de sincérité : la vérité est dans l'insignifiant, — et la beauté, dans le minuscule. Ce sont les sectateurs des Jean Dollent, des Jules Renard, des Charles Louis-Philippe. Un autre troupeau de snobs les suit...

— J'en reviens à mon idée, dit le maître. On a la haine de la littérature. Au fond, on n'en admet que la contrefaçon.

— Pas même cela ! dit Acanthe. Pas même la contrefaçon du hautain chef-d'œuvre, mais l'absence complète de toute littérature, — voilà ce que, secrètement, la foule désire. Sous prétexte qu'on ne veut plus de « littérature embêtante », — votre *Saint Antoine*, par exemple, mon cher maître, ou votre *Education sentimentale*, — on retombe non pas même à Dumas père, mais au cinéma américain : le fait brutal, l'aventure abracadabrante et funambulesque, à moins que, de temps en temps, et pour s'encarêmer, on ne

revienne au roman vertueux, le « roman chaste » de parti-pris, les milieux ouvriers ou paysans décrits avec une simplicité conventionnelle, qui pue la fausseté d'une lieue. Le public boit avidement ces pots de lait caillé, il se régale de ces âneries sentimentales... Mon Dieu ! Ça les regarde ! Qu'ils se délectent là-dedans, s'ils y trouvent leur plaisir ! Mais venir nous donner cela pour des chefs-d'œuvre !... Car nous avons maintenant, mon cher maître, notre chef-d'œuvre hebdomadaire !

— C'est ce qui m'a toujours stupéfié ! dit Flaubert, qui se montait peu à peu. Moi, je n'oserais pas, devant un peintre, me prononcer sur le mérite d'un tableau. En revanche, le premier grimaud venu décrète un chef-d'œuvre !... Mais, tas de crétins, moi seul et quelques autres, — gens du métier — avons le droit de parler de chefs-d'œuvre ! Puisque vous y tenez, faites-moi couronner votre rhapsodie par une académie quelconque, et fichez-nous la paix !...

— Malheureusement, dit timidement

Criton, ce sont les prix littéraires qui achèvent d'égarer le public. Il y en a trop. Et Dieu sait comme ils sont donnés... Mais il faut croire que cela favorise la paresse du lecteur : cela le dispense de juger. On lui indique une lecture à faire, comme à un écolier : il s'y précipite. J'ajoute que, pour certaines maisons d'édition, ces prix sont des moyens de réclame un peu moins voyants que les ordinaires...

— Et vos jeunes gens, dit Flaubert, acceptent ces procédés mercantiles, cette discipline pédagogique de l'opinion, cette tyrannie absurde des snobs et des belles madames, des petites chapelles, des côteries et des sectes ?...

— Vous le savez bien, mon cher maître, dit en riant Gélaste, — voilà longtemps que Théophile Gautier a répondu à Victor Hugo : « Maître, il n'y a plus de jeunesse ! » Ceux d'aujourd'hui sont des arrivistes fervents. Vous les voyez à plat ventre devant tous ceux qui détiennent une place, un prix littéraire, une sportule quelconque. De votre temps, on se

gaussait de Monsieur Scribe, ou de Monsieur Legouvé : aujourd'hui, on est plein de révérence pour le plus grotesque ou le plus nul des académiciens... Qu'on me cite un jeune osant rire d'un académicien : je lui décerne une couronne civique !... Quant à la critique, mon cher maître, vous savez aussi...

— Ah ! la critique ! Parlons-en ! dit Flaubert... Enfin ! Connaissez-vous quelque chose de plus turpide, de plus bête, de plus sot, de plus cuistre et content de soi, que l'article d'un Cuvilier-Fleury sur *Madame Bovary* ?... Et l'article d'un Saint-René-Taillandier sur *La Tentation* ! Et ceux du père Sarcey sur mes derniers livres... ou encore sur les pièces de François de Curel ! Il y a de quoi diffamer à tout jamais le métier de critique !... Et ne croyez pas que cela tienne à l'homme ! Non, non ! cela tient au métier. D'abord, ils n'ont même pas le temps de vous lire. Ensuite, on peut alléguer que ces messieurs sont des petites gens qui ne peuvent « connaître » que de petites

œuvres à leur ressemblance. Cependant, par leur profession, ils sont obligés de se prononcer non seulement sur un groupe d'esprits ou d'artistes à leur portée, mais sur l'universalité des œuvres littéraires. Or, cela est déraisonnable, cela n'est pas possible, même à un homme de génie. Balzac a été souverainement injuste dans ses appréciations sur une foule de ses contemporains. Moi-même j'ai conscience d'avoir dit quelques bêtises, quand je me suis mêlé de juger certaines œuvres, ou certains hommes... Ainsi, par exemple, Barbey d'Aurevilly, qui, tout de même, fut un gars... ah oui ! un fort gars de chez nous !... Un critique, comme un romancier, comme tout homme avisé, doit savoir ses limites. Il est certain que, chacun de nous bat la breloque, en dehors de tel cercle d'idées bien déterminées. Pourquoi donc le critique, avant de s'attaquer à tel auteur, ou à tel sujet ne se dit-il pas : « Attention ! ceci n'est pas de mon ressort. Je vais lâcher des sottises... »

— Prenez garde ! jeta Criton, en sou-

riant : quelques-unes de vos pierres pourraient bien retomber dans le jardin de votre ami Sainte-Beuve !...

— Nul n'admire Sainte-Beuve plus que moi ! reprit Flaubert : le grand lettré, l'homme de goût, le connaisseur en matière littéraire (toute la littérature « à hauteur d'appui », comme il disait, est de son domaine), — enfin l'historien et le psychologue des époques et des âmes moyennes me paraissent, en lui, tout à fait hors de pair. Mais que pensez-vous de ce critique qui n'a rien compris, ou si peu que rien, de l'œuvre de ses contemporains : j'entends les plus grands, cela va de soi !... Comptez plutôt : Ni Châteaubriand, ni Lamartine, ni Hugo, ni Balzac, ni Michelet, ni même Alfred de Musset ! Au fond, il n'a sincèrement admiré que Béranger. Ah ! avec ce bonhomme, il est à l'aise, il s'épanouit ! Ou bien encore, avec Mmes Desbordes-Valmore et Amable Tastu !... Remarquez qu'il a des tendresses jusque pour une Madame Blanchecotte ou une Madame Mélanie

Bourotte, — les femmes de ménage de la poésie ! En revanche, il chipote avec un Baudelaire...

Mais je sentis que cette pointe contre Sainte-Beuve allait déchaîner des discussions interminables. Il était tard, et il y a loin de l'avenue Kléber à l'*Hôtel des grands hommes*. Discrètement, je donnai le signal du départ.

Le bon Flaubert se souleva, non sans peine, du fond de son fauteuil. On a beau être gaillard, cent ans sont un poids, surtout lorsqu'il s'y ajoute celui d'une journée et d'une soirée tuantes ! Je me demandais avec anxiété comment les pieds du maître le porteraient jusqu'à la station prochaine du métro. Mais la maîtresse de maison, toujours exquise, avait pensé à tout : une de ses automobiles nous attendait à la porte de l'hôtel.

Ce petit détail m'avait froissé désagréablement. Quand nous nous fûmes calés sur les coussins de la luxueuse limousine, je ne pus me tenir de dire à mon illustre compagnon :

— Nos hôtes sont bien gentils, mais, tout de même, mon cher maître, ce sont eux qui devraient aller à pied et vous, en voiture...

— Pourquoi ? dit Flaubert. Je n'ai aucun besoin de luxe. Moi, le strict nécessaire me suffit !

— Croyez-vous ?... Mais même ce strict nécessaire a failli vous manquer à un certain moment. Tandis que vous étiez au comble de la gloire, la misère frappait à votre porte. Et le gouvernement de la République se jugeait alors très généreux, en vous offrant — et encore avec quelle mauvaise grâce ! — une place de bibliothécaire à 2.800 francs par an. C'est ce que j'appelle une petite infamie...

— En quoi ? J'ignore les gouvernements : il est juste que les gouvernements m'ignorent !

— Mon cher maître, ils vous doivent trop pour cela, — et ils le savent bien !

— Si j'ai rendu quelque service, ce service est, en tout cas, impayable, parce

qu'il est illimité dans le temps comme, d'ailleurs, dans l'espace...

— Ce n'est pas une raison pour vous laisser mourir de faim !...Car enfin, mon cher maître, expliquez-moi ce mystère : tout le monde est d'accord pour demander de grands savants, de grands écrivains, de grands artistes, — et, quand ils ont la chance d'en avoir un, c'est à qui l'étouffera. C'est une levée générale des médiocres et des faibles contre lui, — les faibles qui ont la haine de la force seule féconde et qui insulte à leur stérilité. Ceux-là, les médiocres, — vous le disiez tout à l'heure, — comme tout leur est facile, comme tout s'ouvre devant eux !... Et, lorsque par hasard un gouvernement ou un particulier s'avise de jouer au mécène et de discerner le vrai mérite, — par on ne sait quelle disgrâce, c'est toujours sur des bélitres de quarante-cinquième ordre que tombent leurs faveurs... Voyez-vous, j'entre en fureur, quand je songe qu'il ne s'est pas trouvé, dans votre Rouen, au Havre, ou ailleurs, un riche

cotonnier, un riche armateur, un vieux garçon, une vieille fille, un veuf comblé de millions, pour vous offrir non seulement le pain quotidien, mais un cadre digne de vous !... Cette ingratitude et cette bêtise sont quelque chose d'immonde, — quelque chose qui déshonore à jamais ceux qui, pouvant donner au génie, ou ne donnent rien, ou donnent à la médiocrité et à l'inutilité, par bassesse démocratique, ou par vanité et désir de réclame...

— C'est ainsi ! dit le maître. Nous n'y changerons rien !... Malgré tout, il faut lutter jusqu'au bout, et, quand on ne peut plus lutter... eh bien, on se couche, on tourne la tête contre la muraille, et on s'en va, sans dire un mot !

Il se tut brusquement. Un silence lourd pesa. D'ailleurs nous arrivions.

Dans la nuit noire, sur la place déserte, où le bruit de l'auto se perdait comme dans le corridor d'un labyrinthe funéraire, nous mîmes pied à terre.

Quand nous eûmes renvoyé la somp-

tueuse limousine, il fallut carillonner un bon quart d'heure pour nous faire ouvrir. Flaubert mourait de fatigue et de sommeil. Je dus le soutenir, pour l'aider à grimper les cinq étages et à gagner son gîte, à l'*Hôtel des grands hommes*.

*
* *

Cependant l'arrivée d'un personnage comme Flaubert ne pouvait manquer de faire quelque bruit dans Paris.

Bien qu'il ne fut plus précisément « à la page » ou « dans le train », qu'il ne fût point adopté par les snobs, les petits jeunes gens et les belles madames, quelques bonnes maisons se disputèrent la faveur de le recevoir. Chaque fois que nous sortions de la « brillante soirée », Flaubert me glissait à l'oreille, en endossant son carrick :

— Ne trouvez-vous pas que la dame du logis a, dans le profil, quelque chose d'une Esther ou d'une Rébecca ?

— Mon cher maître, répondais-je inva-

riablement, connaissez-vous, aujourd'hui, quelqu'un qui ne soit pas Juif ?...

Il n'avait pas à se plaindre, d'ailleurs. Partout l'accueil était triomphal. Enfin, pour couronner la série de ces réceptions, Mme la comtesse de Noailles donna une fête en son honneur.

Est-il besoin de rappeller qu'elle fut splendide ?

Mais toutes ces excursions mondaines n'ajoutaient pas grand'chose à ce que le maître avait appris, ou deviné d'emblée. Partout, la figuration était la même. Partout, nous retrouvions le gros monsieur de lettres, l'homme arrivé, faisant la roue au milieu d'un groupe d'admirateurs, gens de basse extraction intellectuelle ou littéraire pour la plupart. Alors, Flaubert me disait, en haussant les épaules :

— Quelle rage ont-ils de s'entourer d'une basse-cour ?... Il leur faut des brûleurs d'encens, mais, sacredié ! soyons un peu délicats pour la qualité !... Je vois là-bas l'illustre B... escorté par une troupe de mauvaise mine. Il n'est pas

difficile ! Moi, je n'ai jamais voulu fréquenter que mes pairs !...

Un soir, dans une maison du quartier de l'Etoile, nous échangions de ces réflexions chagrines. Après la bousculade des présentations, le maître s'était réfugié au fumoir alors désert, pour reprendre haleine. Toutefois, on savait qu'il était là. Par la porte ouverte à deux battants, des groupes d'invités pouvaient contempler le célèbre écrivain affalé sur un divan.. Soudain, une petite dame, flanquée de deux godelureaux, s'arrêta juste dans l'embrasure de la porte, et, d'une voix suraiguë, elle glapit :

— Bergson est le plus grand philosophe français vivant, — et Paul Claudel est le plus grand dramaturge de tous les temps, présents, passés et futurs !...

— Mon cher maître, dis-je : cela, c'est envoyé tout exprès pour vous ! Mettez-le soigneusement dans la gibecière de votre mémoire !... Ah ! nos contemporaines ont élevé la réclame à la hauteur d'un art, d'un très grand art...

J'avais à peine proféré ces paroles que le reporter d'un puissant quotidien fondit sur nous. Avec une aimable familiarité, il s'assit à côté du maître, prit une cigarette dans son étui, l'alluma, et, soufflant la fumée au nez du bon Flaubert :

— Mon cher maître, dit-il, que pensez-vous de Julot ?

C'était, pour lors, un pître, — un pître algérien, qui faisait courir tout Paris et qui éclipsait complètement l'auteur de *Salammbô* et de *Madame Bovary*. Le gouvernement lui-même avait cru devoir se faire représenter à sa première exhibition...

Le maître s'esclaffa bruyamment à cette question ingénue :

— Julot, mon bon, je m'en fouts !

Le journaliste parut suffoqué d'une telle réponse :

— Vous me rappelez, dit-il, mon cher maître, la vivacité de votre ennemi, M. Frédéric Masson, secrétaire perpétuel de l'Académie française...

— Frédéric quoi ?... Mon ennemi ?...

Et pour quel motif, s'il vous plaît ?...

— Comment ! Ignorez-vous qu'il a refusé officiellement d'assister à votre centenaire ?...

— Ça, je m'en fouts autant que de Julot !

— Et qu'il vous a traité d'anarchiste...

— Je m'en refous et contrefous !

— De bourgeois !...

Le visage du maître s'empourpra de façon effrayante :

— Moi ? bourgeois !... Ah ! le maraud ! Qu'on l'arrête !... Sus, sus ! qu'on lui baille cent coups !...

Il s'était levé et commençait à vociférer de telle sorte, que je courus pousser la porte du fumoir, pour éviter un scandale. Mais le cher vieux maître ne décolorait pas. Le journaliste et moi nous essayâmes vainement de le calmer. Il voulait, séance tenante, envoyer ses témoins à M. Frédéric Masson.

Je dus le faire sortir par une porte dérobée, en prétextant une indisposition soudaine de notre centenaire, et je le

ramenai à l'hôtel en proie à la plus extrême agitation.

Il refusa de se coucher. Moi-même, je ne pus fermer l'œil de la nuit, prévoyant, pour le lendemain, les pires catastrophes.

V

AU PALAIS MAZARIN

Un lieu sinistre, Hermann, un endroit redouté...
(V. Hugo : *Les Burgraves*).

Vers l'aube, j'avais fini par m'assoupir. Quand je me réveillai, je trouvai l'illustre écrivain attablé et plongé dans des paperasses, sans doute extraites de ses nombreuses malles. Il me semblait complètement calmé. O vertu apaisante de l'étude ! me disais-je. Trompé par cette sérénité apparente, j'osai l'en féliciter :

— Cher bon maître, lui dis-je, vous voilà tout à fait remis de vos émotions !... Quand je songe que, hier soir, vous vou-

liez faire « bailler cent coups » à M. Frédéric Masson !...

— Et j'y pense plus que jamais ! grommela le colosse, en me montrant des liasses de coupures, qu'il avait passé sa nuit à feuilleter, à classer, à pointer et à souligner au crayon rouge... Figurez-vous que tous ces cancans des journaux m'avaient échappé, cet été dernier ! J'étais dans le feu de la composition, j'écrivais la fin de la *Spirale* ! je ne lisais plus, moi qui lis tout... Mais je viens de collationner mes coupures et j'en ai extrait un dossier formidable contre ce monsieur Masson...

— Je vous assure, mon cher maître, protestai-je, que monsieur Masson...

— Je suis documenté ! vous dis-je, fit le maître, en assénant un violent coup de poing sur la table.

— Tout cela, dis-je, est pure calomnie. M. Frédéric Masson est un cœur d'or, peut-être un peu bourru ! Je crois même qu'il met une certaine coquetterie à paraître tel... En tout cas, un bourru bien-

faisant, affirment ses meilleurs amis... et qui n'a pas peur de dire leurs vérités à certains individus !...

— Pour le coup, dit Flaubert, vous allez me le rendre presque sympathique !... Ah ! ça, mon cher, auriez-vous juré de nous réconcilier ?...

— Qui sait ?... M. Masson est un si bon homme !

Mais Flaubert avait réempoigné ses liasses de coupures. A leur contact, un revif de colère sembla s'emparer de lui.

— N'empêche, dit-il, que j'ai un compte à régler avec ce monsieur-là !... Il faut, entendez-vous ? *il faut* que, dès ce soir, j'aie avec lui une petite explication !...

Je m'employai de mon mieux à dissiper cette nouvelle lubie, dont je redoutais les plus effroyables conséquences, étant donné le mauvais caractère des deux antagonistes. Mais rien n'y fit.

Après un déjeuner copieux chez Lapérouse, un déjeuner arrosé de café, de pousse-café et de *gloria*, pour « se donner du cœur », prétendait mon vieux compa-

gnon, il se leva de table, la face congestionnée, en clamant, d'une belle voix à la Frédéric Lemaître :

— Et maintenant à la Tour de Nesle !...

— A la Tour de quoi ? fis-je, ahuri.

— Eh bien oui, chez le père Masson !... Nous allons l'enfumer dans sa tannière !

Déjà sa canne sonnait belliqueusement sur le trottoir.

Il marchait sur l'Institut avec une fougue juvénile, qui était réellement belle à voir, et toute la célérité que pouvaient lui donner des jambes de cent ans.

*
* *

Nous entrâmes dans la cour de la Bibliothèque, et, tout de suite, malgré la lumière riante et la tiédeur d'un bel après-midi d'automne, nous fûmes saisis par la noirceur et l'humidité pluvieuse du lieu. Une tristesse morne s'exhale de ces vieilles pierres encrassées de suie et tout imbibées d'une déprimante éloquence. Je sentis que, sous son carrick à

triple collet, le bon Flaubert en était transi jusqu'aux os. Sitôt qu'il eut franchi le seuil redoutable, sous le drapeau tricolore et l'enseigne en lettres dédorées, on eût dit que tout son entrain était tombé et qu'il cédait à on ne savait quel accablement.

La cour, déserte, paraissait plus vide par la présence, d'abord inaperçue, de deux personnages, dont l'un gesticulait avec pétulance, tandis que l'autre, immobile dans un paletot verdâtre, le museau enfoncé dans une espèce de cache-nez, avait l'air désespéré et furieux d'un homme qui tend l'échine sous l'averse. Je ne tardai pas à reconnaître celui qui gesticulait : c'était M. le Procureur général de la Cour d'appel de Bergerac, candidat bien connu, — et depuis longtemps classé, — à un fauteuil académique, comme représentant de l'éloquence judiciaire. Complètement rasé, la taille svelte et bien prise dans une jaquette de grand tailleur, ce magistrat périgourdin avait du chic, — un chic de Bergerac, si l'on

veut, mais enfin du chic. Il formait un contraste assez plaisant avec le vieil académicien, son interlocuteur. Celui-ci est un personnage sans gloire, appartenant à la catégorie des *petdeloups*, non par sa profession, il est vrai, mais par la qualité de son génie. N'y ayant rien d'autre qui le caractérise, nous l'appellerons le Vieux Membre, si vous voulez bien.

Flaubert, subitement très amusé, s'était arrêté pour contempler le groupe. Il devinait comme moi que le Périgourdin était en train de pousser sa candidature au Vieux Membre... Tout à coup, celui-ci lui faussa compagnie, assez impoliment, et lui tourna le dos en touchant le bord de sa coiffure. D'un pied gourd et chancelant, il s'enfonça sous le deuxième portique, celui qui conduit à l'arrière-cour et au secrétariat. Mais le Périgourdin, qui ne voulait pas lâcher sa proie, le poursuivit, à travers le portique, jusqu'au seuil du secrétariat. Le Vieux Membre, sans se retourner, faisait de la main des gestes dégoûtés, en filant toujours. Le

Périgourdin le talonnait avec une ferveur croissante. Redoublant de vitesse, le Vieux Membre s'engouffra dans le vestibule, entre le buste narquois de Sainte-Beuve et le buste grognon de Monsieur Ingres. Le Périgourdin, obstiné, était sur ses traces...

Alors, affolé, le Vieux Membre se précipita dans l'ascenseur, et, pour mettre, entre lui et l'importun, comme un rideau de fer, il lui claqua au nez les deux portes vitrées de l'appareil. Par malheur, ledit appareil fonctionnait mal et le bonhomme avait beau se pendre à la corde, la cage de verre ne bougeait pas. Cependant, le Périgourdin, derrière les vitres, humblement plié et le chapeau à la main, continuait à pousser sa candidature, énumérant, avec une persévérance inlassable, les titres de ses ouvrages... Sous des efforts frénétiques, la corde grinça, et, en un mouvement ascensionnel, d'une lenteur auguste, le Vieux Membre s'éleva dans les airs. En bas, la mine extatique, le Périgourdin le regardait monter, et il

avait l'air de componction et de ravissement qu'ont, dans les tableaux de dévotion, les apôtres regardant Notre-Seigneur monter au ciel. La machine allait lentement, lentement. Le Périgourdin était toujours là, le nez en l'air : on ne voyait plus que le bas de la culotte du Vieux Membre, puis la semelle de ses souliers... Enfin, il disparut, majestueusement, dans l'empyrée du premier étage... Alors, seulement, le Périgourdin remit son chapeau et s'en alla.

Je me pâmais d'aise devant cette petite scène. Flaubert, je ne sais pourquoi, en paraissait exaspéré. Il avait repris son air *hindigné* des mauvais jours. Il me bouscula assez rudement :

— De grâce, mon cher, dépêchons !... Fichtre ! nous ne sommes pas ici pour plumer des canards !

Et, comme l'ascenseur était redescendu, il s'avança, d'un air décidé, vers la cage de verre. Mais le concierge, la main tendue, l'empêcha d'en franchir les portes sacro-saintes ;

— L'ascenseur, dit-il, est réservé à messieurs les Membres de l'Institut... Et, comme monsieur n'est pas membre, à ce que je vois...

— Je n'ai pas cet honneur ! fit sèchement le maître, mais je vais rendre visite à un membre, le célèbre M. Masson...

— Impossible, monsieur ! dit le concierge, en s'inclinant avec un geste de refus, d'ailleurs des plus courtois.

Furieux, Flaubert tourna les talons et se mit à escalader les marches du grand escalier, en vociférant des injures contre le concierge, contre l'ascenseur, contre M. Masson lui-même :

— Où est-il, le monstre ?... Où est-il ?...

Et il semblait vouloir tout casser et tout réduire en poudre dans ce magasin de vieilles porcelaines.

*
* *

Nous nous étions engagés dans le sombre corridor qui conduit au secrétariat

perpétuel et nous n'avions pas encore atteint la porte, lorsque, tout à coup, cette porte s'ouvrit violemment, et... M. Frédéric Masson, en personne, apparut sur le seuil, attiré sans doute par les éclats de voix, le vacarme que le bon Flaubert faisait avec sa canne, et soucieux, comme toujours, de rétablir l'ordre.

Du plus loin qu'il m'aperçut, il me foudroya du regard. Des deux côtés l'atmosphère était surchargée d'électricité. Je fis ce que je pus pour conjurer le choc des éléments :

— Mon cher maître, dis-je, en m'inclinant devant M. le Secrétaire perpétuel, toute mon admiration !...

Et, me retournant vers le bon Flaubert, je présentai :

— Monsieur Frédéric Masson, l'éminent historien !... Monsieur Gustave Flaubert, l'écrivain bien connu...

A ces derniers mots, M. Masson fit un haut-le-corps, et, — à quoi bon le dissimuler ? — je constatai qu'il était, comme on dit, « très embêté », — ah !

très embêté !... Néanmoins il tint tête à l'orage, et, d'un ton austère :

— La présentation était inutile ! Je connais monsieur !... J'ai eu... autrefois... l'avantage... l'honneur de lui être présenté !

— Je n'en ai point souvenance, monsieur ! dit Flaubert... Cependant, si vous m'offriez une chaise ?...

La voix était sifflante et grosse de menaces. M. Frédéric Masson, qui tout de même nous avait fait entrer, crut devoir s'adoucir :

— Très honoré, monsieur, dit-il, de recevoir la visite d'un écrivain... qui... que... dont... enfin, dont l'éloge n'est pas à faire...

A part moi, j'admirai la façon subtile dont M. Masson avait esquivé ce mauvais pas et l'habileté avec laquelle il mettait d'accord la politesse et ses convictions intimes.

Le maître grommela, tout en se démenant sur sa chaise :

— Très honoré, très honoré ! C'est

bientôt dit !... N'empêche, monsieur, que vous avez refusé d'assister officiellement à mon centenaire !

— C'était dans un sentiment de haute convenance ! protesta M. Masson... Car enfin, monsieur, s'il y a deux corps constitués qui, décemment, ne peuvent pas prendre part à une semblable manifestation, c'est l'Académie française, qui vous a fermé ses portes, et la magistrature qui vous a ouvert les siennes...

Cette allusion badine au sieur Pinard, procureur impérial, et à ses poursuites contre *Madame Bovary*, dérida le maître débonnaire. Il déclara, avec un bon sourire :

— Cela n'a d'ailleurs aucune importance, cher monsieur Masson !

— Toutefois, croyez bien, monsieur,... reprit M. Masson, avec une onction soudaine...

Mais Flaubert ne l'écoutait plus. L'idée fixe l'avait repris. Ses joues s'empourprèrent. Il rugit :

— Mossieu !... Mossieu, vous m'avez

publiquement traité d'anarchiste. Par ce temps de soviets, de bombes et de grenades, savez-vous que c'est très grave !...

— Bah ! dit M. Masson, en feignant un air détaché, ça n'a pas d'importance non plus !... Anarchistes, nous le sommes tous ! Napoléon l'était bien... Comme tous les grands hommes d'ailleurs !

— Soit ! dit Flaubert... Mais vous avez eu l'audace de me traiter de bourgeois !

— Moi ? fit M. Masson, d'un air candide.

— Vous-même, mossieu !... Vous avez dit que j'avais la mentalité d'un petit médecin de Rouen... Alors, de nous deux, mossieu, c'est vous qui êtes le penseur, c'est vous qui êtes l'artiste ! Tous mes compliments !

Cet argument direct me parut toucher M. Frédéric Masson qui, jusque-là, avait tant bien que mal, gardé une assez bonne contenance. Il balbutia, tout désemparé :

— Mais non, monsieur... mon cher confrère... mais non ! l'artiste, c'est vous ! l'écrivain !... un écrivain, dont on peut

penser ce que l'on voudra, mais qui, après tout, ne serait pas indigne... oui, certainement, j'applaudirais, je veux dire je ne m'opposerais pas... si un jour... plus tard... oh ! plus tard... mes confrères daignaient vous convier...

— Vous verrez, dis-je à Flaubert, que M. Masson va pousser l'amabilité jusqu'à vous offrir son propre fauteuil !

A ces mots, le géant s'esclaffa bruyamment. Par prudence, M. Masson crut devoir s'associer à cette gaîté. Mais il riait d'un rire jaunâtre et crépusculaire.

Bien vite, je profitai de ce moment de détente pour rompre les chiens. Je me précipitai vers Flaubert, qui s'agitait, comme pour l'aider à se lever de sa chaise et à prendre congé. Cependant il était encore tout grondant de fureur.

M. Masson aussi s'était empressé de se lever, et, craignant sans doute une nouvelle sortie, il accablait le vieux maître des formules les plus cérémonieuses et même les plus déférentes :

— Mon cher maître... mon cher con-

frère... je veux dire, cher monsieur !... très honoré...

Et, fort civilement, il nous raccompagna jusqu'au bout du corridor.

Quand nous fûmes dans l'escalier, je me retournai vers le bon maître :

— Eh bien ! lui dis-je, vous avais-je menti ?... Comment trouvez-vous M. Masson ?...

— Charmant, nom de Dieu ! charmant ! bougonna Flaubert.

Mais, visiblement, il étouffait de colère rentrée.

***

Pour souffler, disait-il, et se décongestionner un peu, le maître s'assit sur un banc, proche le Pont des Arts. Nous avions devant nous le parapet du quai et les boîtes des bouquinistes, et, de l'autre côté de la rivière, la masse imposante du Vieux Louvre, des palais impériaux et royaux. Respectueusement, je pris place

à côté de mon illustre compagnon. Heureux, en somme, que les choses n'eussent pas plus mal tourné, je poussai, en m'asseyant, un grand soupir de soulagement.

Le soleil automnal, qui commençait à s'abaisser derrière les arbres des Tuileries, dorait de reflets obliques le fronton de la maison des Rois. Tout en humant l'odeur âcre des vieux papiers et des vieilles reliures, Flaubert contemplait la splendeur du couchant. Une sérénité lui venait avec la douceur de ce beau soir. Cependant un reste de colère grondait encore sous ses moustaches. Tout à coup, il me dit, en tendant le poing dans la direction du Louvre :

— Tenez ! c'était là qu'*ils* logeaient autrefois...

Ils ?... Je n'y étais plus. Mais je ne tardai pas à comprendre qu'il s'agissait des hôtes actuels du Palais Mazarin.

— Oui, me dit-il, le Roi les avait mis dans son Louvre. Je ne suis pas suspect de partialité en faveur des têtes couronnées, n'est-ce pas ?... Eh bien ! je trouve

ça chic ! C'était, convenez-en, un bel hommage à l'intelligence !... La République, elle, les a relégués dans un vieux collège, le nid à cuistres que nous venons de quitter. O progrès des lumières ! O sacro-sainte voyoucratie !...

— Allons, allons ! dis-je, mon cher maître, ne dénigrez pas trop ce vieux nid ! Vous voyez qu'on ne demande qu'à vous y accueillir ! Le terrible monsieur Masson lui-même...

A ces mots, Flaubert poussa un étrange et formidable éclat de rire, si formidable et si étrange, en vérité, que les passants et les acheteurs, éberlués, se retournèrent devant les étalages des bouquinistes. C'était le célèbre « rire du garçon », un de ses créations, dont le maître était le plus fier. Sous les platanes du quai Voltaire, on n'avait jamais entendu le rire du garçon. D'où l'émoi du public...

— Trève de plaisanterie ! dis-je, quand le bon maître se fût apaisé... Sans doute, je reconnais qu'à votre âge il serait parfaitement scandaleux de vous mettre sur

les rangs pour briguer un fauteuil académique. Pourtant, il y a quarante ou cinquante ans, peut-être auriez-vous dû ne point rebuter les avances de ces messieurs, afin qu'aujourd'hui ils ne puissent pas dire que, si vous n'en êtes pas, c'est que vous n'avez pas voulu en être...

— Mais, mon bon, si j'avais écouté certains d'entre eux, les autres se seraient fait une joie de me donner du balai et de me claquer la porte au nez !... Notez que, de mon temps, il n'y avait pas, dans cette ménagerie, que des Camille Rousset, des Camille Doucet, des Champagny, des Mézières des Mazade, des Broglie, des je ne sais quoi : il y avait aussi des Victor Hugo, des Renan, des Taine. Je pouvais avoir la prétention de m'asseoir parmi des gens de mon monde et de mon bord... Enfin, chez la Princesse et ailleurs, je rencontrais fréquemment quelques vieux messieurs qui me montaient ce que j'appelais « la scie académique ». Parmi eux, le plus doucement obstiné, était l'antique Sylvestre de Sacy, bonhomme propret, coiffé

d'une calotte de concierge, qui se vantait de n'avoir jamais lu un vers de Lucrèce : « Parfaitement, cher monsieur ! me disait-il : Virgile me suffit ! » Là-dessus, cet immortel se bourrait le nez d'une forte prise de tabac. Il poussait même l'amabilité, car il était poli, jusqu'à m'offrir sa tabatière... Eh bien ! ses sollicitations académiques avaient juste la même signification que l'offre de sa tabatière. Si j'avais fait mine d'avancer deux doigts, il eût fermé le couvercle d'un coup sec, et il m'aurait tourné les talons en fredonnant, d'un petit air content de soi :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas !...

Vous riez !... Mais Victor Hugo lui-même, mon bon, Victor Hugo qui criait si fort au scandale de ce que je n'en fusse pas, Victor Hugo m'aurait joué le même tour que le père de Sacy. Si je m'étais présenté, il eût voté pour Auguste Vacquerie, à moins que ce ne fût pour

M. Henri de Lapommeraye ou M. Anatole de La Forge !... Que voulez-vous ? Les plus grands eux-mêmes sont ainsi, surtout quand ils manquent de caractère, — et cela arrive très souvent : comme les médiocres, ils ont peur de la force, — d'une autre force. Enfin, il y a les camaraderies, les compromissions de la politique et de l'intérêt, un tas de tripotages plus ou moins dégoûtants...

Flaubert se tut un instant, la bouche serrée, comme si un flot d'amertumes lui remontait aux lèvres. Une colère soudaine secoua ses larges épaules :

— Et puis, non ! mille fois non !... Voyez-vous, mon cher, le véritable écrivain est essentiellement un solitaire, parce qu'il est essentiellement un homme libre... Comment voulez-vous être libre si vous faites partie d'une bande, d'une « compagnie » comme ils disent, si vous entrez dans une cage officielle ?...

— Pourtant, mon cher maître, l'Académie représente une respectable tradition de discipline, discipline nécessaire,

vous en conviendrez, vous qui, au fond, êtes un homme d'ordre !...

— Allons donc ! Malgré sa réputation de conservatisme, — à mon sens, inexplicable, — l'Académie a toujours été dans l'opposition, comme toutes les assemblées, quelles qu'elles soient. Sous Louis XIV, elle appelait des jansénistes, ou des libertins, pour faire enrager le pouvoir. Sous Louis XV, elle nommait des encyclopédistes, pour la même raison. Plus tard, sous la Restauration, elle raccolait des libéraux ; sous la République, des catholiques et des monarchistes...

— Et aujourd'hui, dis-je, elle tend à devenir de plus en plus une pétaudière radicale-socialiste, un club de politiquards. De plus en plus, elle se met à gauche, ne fût-ce que pour sauver ses rentes : car elle est riche, elle a des écus, des maisons, des châteaux...

— C'est une plaisanterie, reprit Flaubert, que de nous représenter ces gens-là comme des traditionnalistes !... Tous anarchistes, vous dis-je ! N'avez-vous pas

entendu tout à l'heure M. Frédéric Masson : « Nous le sommes tous, cher monsieur !... »

— Bourget, dis-je, ne serait pas de son avis. Il nous affirmait un jour que l'excuse de l'Académie, c'est d'empêcher les écrivains de devenir trop anarchistes...

— Par exemple Anatole France ! et quelques autres !... Non, non, voyez- vous, l'Académie ne représente aucune tradition, si ce n'est celle d'une opposition mesquine : coups d'épingles, épigrammes aigres-douces, opposition à tout ce qui s'est fait de grand dans le pays, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre littéraire ! — Ce qui ne les empêche pas d'en avoir plein la bouche avec leurs « fauteuils » !... Entre nous, j'en voudrai toujours à mon ami Zola d'avoir posé si souvent sa candidature à cette ridicule escarpolette... Faut-il se mépriser pour se croire honoré par les honneurs !

— En cela, dis-je, mon cher maître, je crois que vous vous trompez un peu. Zola raisonnait ainsi : « Si, comme on le

répète, cet endroit est honorable, je dois y avoir ma place. » Il s'est borné à affirmer cela avec l'entêtement et l'acharnement que vous lui connaissez. Une fois suffisait bien. Mais, ce point admis, je crois fort qu'il n'a fait aucune bassesse...

— Après tout, c'est bien possible ! grommela farouchement Flaubert.

Il se tut, comme absorbé brusquement dans des souvenirs très lointains.

— A propos de Zola, repris-je, vous savez, mon cher maître, que j'ai reçu pour vous une invitation à une cérémonie commémorative qu'on prépare à Médan, en l'honneur de votre ami !

— Eh bien, j'y assisterai ! déclara Flaubert impétueusement. J'ai toujours admiré Zola pour sa puissante imagination, sa largeur de composition. C'est un mâle... Sans doute, je vous abandonne sa politique, son idéologie, son anticléricalisme. Tout cela est à faire vomir. Tout cela est de la plus basse qualité et à jamais exécrable. Ce sont des divagations de primaire, échauffé par des lectures sans

critique. Mais, tout de même, c'est quelqu'un devant qui j'ôte mon chapeau...

— Moi, catholique, dis-je, je ferais sans doute encore plus de réserves que vous, mon cher maître ! Mais, comme vous, je m'empresse de reconnaître que Zola a des parties de très grand artiste.

— Alors, s'exclama joyeusement Flaubert, nous irons tous les deux à Médan !... Je tiens à profiter de ma permission, pour aller dire un petit bonjour au bon Zola !

Et il se leva, tout guilleret, du banc où nous avions fait une assez longue station. Ses jambes de centenaire étaient bien un peu enkylosées, mais la volonté de rester jeune le soutenait et l'entraînait.

La nuit allait tomber. Les marchandes de bouquins recadenassaient leurs boîtes. Néanmoins le maître eut encore le temps de faire l'emplette d'un Montaigne, édition de 1595, — un joli petit volume, imprimé très serré et recouvert en peau de truie, qu'il mit sous son aisselle, avant de repartir, d'un pied léger, pour l'*Hôtel des grands hommes*.

VI

A MÉDAN

> Les révolutions sont des crimes contre les patries et contre l'humanité.
>
> (Ernest Renan).

Cette nuit-là, je dormis assez mal. J'étais inquiet et nerveux. Ces mots de Flaubert me revenaient sans cesse à l'esprit : « Nous irons dire un petit bonjour au bon Zola ! » Mais alors ?... C'est donc que Zola vivait toujours !... Et j'avais comme un affreux soupçon qu'il était mort... Mais, s'il était mort, il était bien probable que Flaubert, lui aussi ?... Absurdité ! Un ronflement sonore venu de la chambre voisine me témoignait assez

que le cher bon maître était toujours vivant, — et bien vivant !

Par moments, j'avais conscience d'assister à une sorte de dédoublement de la réalité, comme le héros de la *Spirale*, cet étrange et prodigieux roman, dont le maître m'avait entretenu. Pendant quelques instants, ces deux réalités se côtoyaient et néanmoins elles me paraissaient désolément contradictoires. Je me demandais avec angoisse laquelle des deux était la bonne...

Mais, au réveil, ces divagations se dissipèrent comme une fumée. Je dis à Flaubert, sans la moindre hésitation :

— Mon cher maître, je vous félicite ! Comme Victor Hugo, vous avez enterré tous vos contemporains et même leurs enfants et leurs petits-enfants... Cela vous donne sur eux une sorte de supériorité dont le sentiment ajoutera beaucoup, pour vous, j'en suis sûr, au charme de votre promenade à Médan. Toutefois, avant de nous y risquer, je crois utile de prendre quelques précautions. A vous parler franc,

j'ai peur que la politique ne se mêle fâcheusement à la manifestation projetée...

Flaubert repoussa violemment la petite édition de Montaigne, son emplette de la veille, qu'il était en train de lire :

— Jamais de politique, nom de Dieu ! Ça n'est pas propre, et ça porte malheur !

— Ah ! je crains fort...

— S'il en est ainsi, me dit-il, je préfère m'abstenir... Mais êtes-vous sûr qu'*ils* vont nous embêter avec leur politique ?...

Pour m'en éclaircir, je télégraphiai séance tenante à l'un des organisateurs de la fête, mon talentueux confrère, le cordial et dévoué Marcel Batilliat, en lui faisant part des intentions du maître et en lui exprimant mes craintes et les siennes. Batilliat me répondit immédiatement que le comité serait très fier de pouvoir compter sur la présence d'une telle personnalité. Quant à la politique, il n'en serait pas question, du moins il l'espérait...

Dans son pieux désir d'honorer la mémoire de son jeune confrère et ami, le

maître voulut bien se contenter de cette demi-promesse.

*
* *

Et c'est ainsi que le lendemain, qui était un dimanche, — un beau dimanche ensoleillé d'automne, — nous nous trouvâmes encore une fois sur le quai de la gare Saint-Lazare, attendant le dépar pour Médan d'un abominable train omnibus.

C'était l'habituelle bousculade dominicale. Au milieu d'une telle cohue, il nous fût impossible de discerner les zolistes, qui, comme nous, s'acheminaient vers Médan. Nous en tirâmes de désagréables pronostics, et, parce que nous étions seuls de notre espèce dans notre compartiment, nous en conclûmes que, d'ores et déjà, la manifestation était ratée et que nous courions à un four sinistre. Je sentis que Flaubert tournait à la mauvaise humeur.

Pourtant, lorsque nous descendîmes à la station de Villennes, nous fûmes sub-

mergés par un flot de voyageurs qui descendaient du train. Sur le trottoir, il y avait bien une centaine de personnes, qui, sans le moindre égard pour autrui, se ruaient vers la sortie et dont la figure, comme les propos, dénonçaient trop évidemment des admirateurs des *Rougon-Macquard* : professeurs cossus aux belles redingotes à revers de moire, pauvres diables aux joues creuses et tiquetées de rouge, mais dont les yeux flambaient de fanatisme, comme des tisons incendiaires. Et puis tout un troupeau quelconque de grosses dames agitées, de bourgeois pacifiques et de grands bénêts d'adolescents aux maigres guibolles dans des pantalons trop courts.

Ils se ruèrent à l'assaut des véhicules disponibles sur le terre-plein de la gare. En un clin-d'œil, toutes les places furent occupées, et fouette, cocher !... Je tremblais déjà pour le bon Flaubert obligé de faire à pied les deux petits kilomètres qui séparent Médan de Villennes, lorsque, dans un tourbillon de poussière, une auto-

mobile, lancée à fond de train, stoppa contre le hangar des marchandises. Un gentilhomme des plus élégants en descendit... et quelle ne fut pas ma joie de reconnaître en lui une silhouette sympathique, et d'ailleurs bien connue !...

Le sourire aux lèvres, je m'avançai, suivi du bon Flaubert, à qui je criais :

— Mon cher maître, c'est Fasquelle !... Fasquelle, votre éditeur !

Fût-ce une illusion ? Mais il me sembla que, pendant un quart de seconde, un voile passait sur le visage glabre de Fasquelle. Evidemment, le carrick du maître, son chapeau à larges bords n'étaient pas tout à fait du dernier chic. Et, quand à moi même, j'avoue que ma propre tenue...

Cependant, dès que j'eus nommé mon illustre compagnon, la figure un peu brumeuse de Fasquelle s'illumina :

— Je redoutais, dit-il, mon cher maître, qu'une indisposition nous eût privés de l'honneur de votre présence... Et, n'ayant pas eu, jusqu'ici, celui de vous être présenté...

Il s'effaçait, pour laisser Flaubert s'installer dans l'auto, et, quand nous fûmes tous casés, il s'excusa du léger retard... Averti au dernier moment par les organisateurs que Gustave Flaubert devait assister à la cérémonie, il était parti à toute allure pour venir nous cueillir au saut du train... Il ajouta ensuite quelques compliments, comme il sied pour un auteur de la maison. Bref il fut charmant...

Flaubert causait peu. Il paraissait déjà tout énervé par le contract de la foule. Heureusement, le trajet ne dura que quelques minutes.

*
* *

Nous ne pénétrâmes point en voiture dans la propriété. L'auto de Fasquelle se rangea contre le mur du jardin, à la suite de quelques autres, qui avaient dû amener des visiteurs et dont l'une était d'une somptuosité extraordinaire.

Le « Tusculum du bon Zola », comme disait Flaubert, enthousiasma médiocre-

ment celui-ci. Il dénigra la maison, qui, à l'en croire, devait être humide et qui, d'ailleurs, manquait d'horizon. Il est vrai qu'il en jugea mal, empêché par la foule qui, aux abords du logis et sur toute la terrasse, se disputait les sièges. Mais, en revanche, il admira fort la vue de la Seine, laquelle est réellement splendide, lorsqu'on la contemple des terrasses inférieures du jardin. Nous remontâmes par de petits chemins qui serpentent à travers les pelouses et nous nous arrêtâmes un instant devant le buste horrifiant du maître du logis. Flaubert sembla douloureusement affecté qu'on eût ainsi traité son pauvre ami. Et, déjà, il tonnait contre « le coco » auteur de cette statuaire agressive, lorsque des jeunes gens aux boutonnières fleuries d'églantines rouges vinrent nous avertir que la fête allait commencer.

Est-il besoin de dire que le maître Flaubert fut accueilli avec beaucoup de déférence et que toutes les marques du respect et de l'admiration furent prodiguées à ce miraculeux centenaire ? La veuve

du célèbre écrivain, elle-même, fit quelques pas à sa rencontre. Sous les bandeaux de ses cheveux blancs comme poudrés à frimas, dans sa robe de soie gris-tourterelle, elle avait l'air d'une vénérable châtelaine échappée aux horreurs du bolchévisme.

Avec une parfaite bonne grâce, elle fit asseoir Flaubert à sa droite. Fasquelle siégeait à sa gauche, en sa qualité d'éditeur des œuvres de Zola. Assujettissant son monocle, l'air pénétré, il prenait connaissance du programme. A côté de Flaubert, trônait une autre dame âgée, habillée avec une extrême recherche et qui, agitée d'une continuelle danse de Saint-Guy, paraissait ne pas tenir en place. Son profil impérieux, ses yeux furibonds requéraient l'attention et les égards des assistants. Elle rappela au bon Flaubert, qui ne la reconnaissait pas, leur rencontre, — déjà vieille d'un demi-siècle, — chez Victor Hugo, et enfin elle se nomma. Elle portait un nom un peu compliqué, — un nom à courant d'air, comme on dit

aujourd'hui, — mais d'une illustration relativement ancienne, et, d'ailleurs, parfaitement authentique. Elle s'appelait Mme La Vieille-Pétroleuse-en-dentelles, — appellation bien justifiée par soixante ans de frénésie révolutionnaire, qu'aucune douche n'avait calmée ni ne calmerait jamais...

La magnifique automobile qui stationnait contre le mur du jardin était la sienne et elle y avait amené les orateurs et conférenciers qui allaient prendre la parole.

A part ces quelques personnages, tout le reste n'était plus que du fretin : professeurs de facultés en belles redingotes, vagues journalistes ou gens de lettres assis, à droite et à gauche de Flaubert et de Mme Zola, sur des bancs ou sur des chaises de jardin. Devant le perron du logis, nous formions ainsi un cercle d'auditeurs. Par derrière, se pressaient des invités de moindre importance, et, derrière ceux-ci encore, des propriétaires des environs, des petits bourgeois parisiens

en villégiature, des badauds et des promeneurs dominicaux qui, l'air moitié blagueur, moitié ahuri, étaient entrés là pour voir ce qui allait arriver. Enfin, embusqués derrière les arbres de la terrasse, deux gendarmes, un brigadier et son subordonné, représentants de l'ordre et de l'autorité, surveillaient l'assistance.

Manifestement, Flaubert était horripilé. Il avait escompté une petite soirée intime, où il n'y aurait que des gens de lettres, des amis du mort. Et voilà qu'il tombait dans une espèce de réunion publique !...

Cependant, des « chuts » réclamèrent le silence. A l'angle du perron, le dévoué Marcel Batilliat avait surgi. Il donna lecture d'un certain nombre de lettres signées de personnalités littéraires ou politiques qui n'avaient pas pu venir ou qui n'avaient pas voulu se déranger. La dernière, évidemment réservée pour la bonne bouche, était de M. Anatole France. Lui aussi, il regrettait de ne pas pouvoir venir et il envoyait sa bénédiction. Quelques bat-

tements de mains accueillirent cette missive patriarcale. Ensuite, quelqu'un escalada les marches du perron. Ce quelqu'un collationna les feuilles de son discours Fasquelle laissa choir son monocle, — et l'orateur commença...

D'abord, — et conformément aux traités, — ce fut une pleine eau dans la littérature. Toutefois les théories littéraires dudit orateur ne cadraient point du tout avec les doctrines esthétiques du bon Flaubert. Elles excitaient même en lui une fureur croissante. Je l'épiai du coin de l'œil, avec une affreuse anxiété, — et je me rappelais une de ses citations favorites, une citation de « ce vieux croûton de Boileau » : « Les sottises que j'entends à l'Académie abrègent mes jours... » Lui, de colère, il était bien capable de trépasser là, entre Mme Zola et La Vieille-Pétroleuse-en-dentelles !... Mais voici que, pour comble de disgrâce, l'orateur, obliquant décidément vers la politique, se plaignit de ce que l'esprit révolutionnaire fût en baisse. Après en avoir exalté les haut-

faits, il prédit, — et ce fut sa péroraison, — une revanche éclatante et prochaine de la Révolution...

Au milieu des applaudissements, d'ailleurs clairsemés et sans grande conviction, celui qui venait de parler regagna sa place. Flaubert, le menton appuyé sur sa canne, ne soufflait mot : ce qui était pire que tout. Quant à moi, je voyais, non sans les plus vives appréhensions, un autre orateur monter les degrés de la tribune. C'était un gros garçon au ventre épanoui, aux bras courts, à la mine papelarde et cauteleuse, qui donnait d'abord et qui voulait donner l'impression d'être un bon garçon... Ah ! avec celui-là, cela ne traîna point ! Dès les premiers mots, ce fut une charge à fond contre le capitalisme, ce pelé, ce galeux, cause de tout le mal, et contre « ces sales bourgeois », ces repus, ces dégénérés, qui...

Flaubert n'y tenait plus. J'eus beau me pendre à la pèlerine de son carrick, il se leva de sa chaise, et, d'un formidable coup de « gueuloir » :

— Espèce de repu vous-même ! Aurez-vous bientôt fini de m'engueuler ?... Ah ça ! vous foutez-vous de moi ? Vous m'invitez soi-disant à une petite fête, et, en arrivant, vous me flanquez à la tête un paquet de sottises !... Car, je suis un bourgeois, monsieur ! nous le sommes tous ici, moi, le bon Zola, son épouse, et Fasquelle qui récure son monocle, et Mme La Vieille-Pétroleuse-en-dentelles, et les professeurs que voici avec leurs belles redingotes, et vous-même, monsieur ! Oui, vous en êtes un autre... un sale bourgeois !...

Ce fut un brouhaha indescriptible. Tout le monde s'était levé en poussant des cris divers. Les badauds, les petits propriétaires, faisant chorus avec le maître, s'étaient mis à invectiver le gros garçon. Ils se gourmèrent avec les jeunes gens aux églantines rouges, qui voulaient leur imposer silence. Cela dégénéra incontinent en une mêlée générale, d'où je ne sais trop comment je parvins à dégager le pauvre cher maître.

La seule chose dont je me souvienne, c'est que, à la porte du jardin, nous fûmes happés par le brigadier de gendarmerie et son acolyte, qui nous guettaient derrière un arbre. Le gendarme voulait arrêter Flaubert comme perturbateur de l'ordre public :

— C'est un scandale ! dis-je ?... Vous n'allez pas arrêter un homme comme monsieur...

— Et pourquoi qu'on ne l'arrêterait pas ? se rébéqua le brigadier avec arrogance.

— Pourquoi ?... Mais, d'abord, brigadier de mon cœur, parce qu'il est mort depuis quarante et un ans !...

Encore une fois, je ne sais trop comment cela se fit. Mais cette réponse sidéra instantanément le brigadier et l'autre gendarme, qui, avec un mouvement d'horreur tempéré d'infiniment de respect, se rangèrent pour nous laisser passer, les pieds en équerre, la main au képi, comme au passage d'un enterrement de première classe...

*
* *

Enfin, nous étions sortis de la fournaise !

Contre le mur du jardin, les automobiles stationnaient toujours. Du haut de ses vernis impeccables, le chauffeur de la Vieille-Pétroleuse-en-dentelles toisa, avec un dédain apitoyé, ces deux misérables piétons, qui traînaient leurs semelles dans la poussière de la route.

Flaubert, extraordinairement congestionné, suffoquait, au point qu'il fut obligé de dénouer sa cravate. Enfin, quand il put parler il me dit :

— Avouez que c'est raide !... Moi qui m'intitulais, autrefois, *Gustavus Flaubertus*, *bourgeoisophobus*, voici que, par leurs bêtises, ils me forcent à prendre la défense des bourgeois !...

— Mon cher maître, dis-je, il y a bourgeois et bourgeois !

— Vous m'entendez bien ! me dit-il... Autrefois je tenais pour bourgeois « qui-

conque pense bassement. » Eh bien ! aujourd'hui, j'appelle socialiste quiconque pense bassement !... Ce qui m'indigne, voyez-vous, c'est que des écrivains, qui se donnent pour des artistes, des hommes libres, prêtent les mains à l'ignominie de la Sociale... Vous avez entendu tout à l'heure cet Anatole qui envoie sa bénédiction à ces crétins ?... Quelle abjection ! se fourrer dans le troupeau, par besoin de réclame, besoin d'entretenir une clientèle, par gâtisme sénile peut-être ! Entraîner derrière soi un tas d'inconscients vers la caserne, ou la chiourme socialiste ! Est-ce beau ! La belle besogne pour un écrivain !... Ah non ! mille fois non ! plutôt crever que d'accepter une pareille déchéance, un pareil esclavage !... Le prodigieux dans tout cela, c'est qu'ils se croient « avancés » !... Oui ! avancés comme des charognes en décomposition ! Régresser vers un idéal social qui est celui des peuplades de l'Afrique centrale, comme les communards de mon temps régressaient vers la commune du XIIe siè-

cle ! Mon ami Renan avait coutume de dire : « L'Islam est sans doute un progrès pour le nègre. » Il se peut que, pour le Russe, ou le Juif oriental, le socialisme ou le communisme soient un progrès. Mais pour un civilisé !... Qu'un civilisé supérieur en arrive à perdre ainsi la conscience de lui-même, de ce qui fait sa dignité, de ce qui donne un peu de prix à la vie, — cela me jugule !... Les écrivains qui se dégradent à ce point sont des traîtres, — les traîtres de l'intelligence. Ils passent au Barbare, ils nous livrent à l'Ennemi... Vous pouvez le leur dire de ma part ! Et sans phrases ! Ah ! fichtre !...

En ce moment, nous passions devant l'église de Médan, pauvre vieille bâtisse qui tombe en ruines. La municipalité, sans doute inspirée par les principes des Rougont-Macquard, a fait placarder cette inscription contre le mur du chœur : « *Dangereux* ! *Passez au large* ! » Peut-être aussi n'y a-t-il plus de paroissiens à Médan. Quoi qu'il en soit, tout y annonce

le morne et stérile village, enfoncé jusqu'au nez dans le purin de l'anticléricalisme.

Flaubert fut-il frappé de cette désolation, vit-il là comme une réfutation et un châtiment infligés par les faits aux doctrines de son ancien ami ? Fut-il atterré du désert et de la mort que ces doctrines anti-humaines ne tardent pas à faire autour d'elles ? Je n'oserais l'affirmer. Mais, à peine avions-nous dépassé l'église qu'il me dit :

— Ces gens-là m'exaspèrent ! Ma parole ! ils me feraient aller à la messe !

— Mon cher maître, dis-je, on ne va pas comme cela à la messe, — surtout quand on vient d'où vous venez ! Quelques étapes préparatoires sont indispensables...

Il ne m'écoutait point. Il était encore tout à sa colère et à ses idées.

— Oui, reprit-il, ils se croient « avancés », ces rétrogrades de la barbarie ! Ils s'en vont répétant que le mouvement révolutionnaire est irrésistible. Mais la mort aussi est irrésistible ! Tout l'art des

médecins consiste précisément à en retarder l'échéance, comme l'habileté des politiques, depuis que le monde est monde, a toujours consisté à s'opposer aux forces dissolvantes, destructrices des sociétés et des civilisations. Et comme le médecin encore, qui utilise la nature, dans sa résistance aux forces de décomposition, tout ce que le politique peut faire, c'est de discerner, dans les mouvements révolutionnaires, et d'utiliser les bons instincts qui conspirent avec la vie et l'intelligence, c'est-à-dire avec l'ordre, l'organisation, la paix...

Le maître était lancé. Il disserta ainsi jusqu'à la gare de Villennes, où nous trouvâmes fort à propos un train à peu près vide pour nous ramener à Paris.

De la portière du wagon, nous aperçûmes une dernière fois le double clocher de l'église en ruines de Médan. A cette vue, mon compagnon se mit à répéter, je ne sais dans quelle intention :

— Parole d'honneur ! Ils me feraient aller à la messe, ces brigands-là !

— Eh bien, dis-je, puisque cette idée vous travaille, commençons par aller voir le célèbre abbé X..., qui, peut-être, vous en aplanira le chemin...

— L'abbé X... ! Qu'est-ce que c'est que ce calotin ?...

— Votre évêque ! dis-je, mon cher maître... oui, l'Evêque de la Littérature !... un évêque *in partibus infidelium*... du moins trop souvent, hélas !

— Il aime donc la Littérature, votre évêque ?

— Follement, dis-je.

— C'est un oiseau rare, — *rara avis* !... Allons, je le veux bien. Nous irons voir l'abbé X..., pour me remettre de ma visite au bon Zola... Ah ! oui, vraiment, nous aurions mieux fait de rester à l'*Hôtel des grands hommes* et de relire ensemble quelques belles pages de ce cher ami !...

VII

CHEZ L'ABBÉ X...

« Toute piété m'attire, et la catholique par-dessus toutes autres... »

(FLAUBERT, *Corresp.*).

Le lendemain en se réveillant, Flaubert me dit :

— Pourquoi, diable, tenez-vous tant à me conduire chez cet abbé X... ? Vous savez que j'ai peu de goût pour messieurs les ecclésiastiques...

— Mon cher maître, dis-je, je suis sûr que vous ne le regretterez pas. D'abord cet abbé est un de vos plus chauds et, j'ose le dire, un des plus avertis de vos admirateurs. Il est toujours agréable d'être

admiré à bon escient. Ensuite, il fut l'ami d'un autre de vos admirateurs non moins fervents, Joris-Karl Huysmans, l'auteur des *Sœurs Vatard*... vous vous souvenez ?

— Enfin, si vous m'affirmez que c'est un dévot de la sacro-sainte littérature !... Car c'est uniquement à ce titre...

— La littérature, dis-je, ce cher abbé l'adore, si l'on peut employer de semblables expressions, lorsqu'il s'agit d'un homme qui, tout de même, a d'autres adorations... Quant à lui, il se plaît à raconter que, étant au séminaire, il fut repris par son directeur de cette passion un peu trop véhémente pour les lettres. De même que sainte Monique, en sa jeunesse, avait pris un goût immodéré pour le vin, ce jeune séminariste faisait un usage excessif de la poésie. Son confesseur lui dit : « Mon cher enfant, vous êtes en état d'ivresse perpétuelle. Un tel vice ne peut pas se supprimer d'un coup. Jusqu'ici, vous avez bu au tonneau. Dorénavant, vous ne boirez plus qu'à la bouteille... » Je ne sais si l'abbé, docile à

cette sage admonestation, se contenta, pendant un certain temps, de la bouteille, mais ce que je puis vous certifier, c'est qu'il est revenu au tonneau...

Flaubert soupira mélancoliquement :

— On se grise avec de l'encre, comme d'autres avec de l'alcool. Moi je n'ai fait que cela toute ma vie !...

— Laissez-moi, dis-je, mon cher maître, ajouter un second trait à mon personnage, avant de vous le présenter !... L'abbé est un pèlerin passionné non seulement des grands saints auxquels il a voué un culte, mais aussi des grands écrivains qu'il aime... Tous les ans, il recommence ses pèlerinages littéraires. Il a une tendresse spéciale pour Chateaubriand... La première fois qu'il alla faire ses dévotions à la tombe du Grand-Bé, il fut ravi d'un tel enthousiasme, qu'il se laissa surprendre par la marée sur le rocher glorieux où se dresse la croix toute nue de l'auteur des *Martyrs*. La nuit allait tomber. Que faire ? que devenir jusqu'à l'aube, jusqu'au moment probable du

retrait de la marée ? L'abbé ne songea pas un seul instant à pousser des cris, pour attirer des bateliers ou des pêcheurs et se faire ramener à Saint-Malo. Il considéra comme une faveur providentielle ce tête-à-tête forcé avec le cadavre du grand homme. Chrétiennement, il s'assit sur une pierre, tira son chapelet, et, là, pendant toute la nuit, exposé au froid et à l'embrun, il pria pour l'âme orageuse de René... Connaissez-vous beaucoup de gens de lettres capables de cette espèce d'héroïsme ?

— Voilà un homme ! dit Flaubert. Et c'est ce qui s'appelle comprendre la Littérature !... Eh bien, c'est entendu ! Je vais aller lui en faire mon compliment, à votre abbé !

Cependant ce dévot personnage n'est pas d'un accès si facile. Cet évêque des lettres et du monde, — et du plus grand monde, — est constamment en tournée à travers son diocèse. Il dirige une foule de consciences débiles, secourt bien des détresses et des misères morales. Réclamé

à toute heure du jour et de la nuit par ses pénitents, l'abbé X... est, pour ainsi dire, insaisissable.

Enfin, après un copieux échange de lettres et de pneumatiques, nous finîmes, d'un commun accord, par déterminer un rendez-vous. Il fut convenu que, le lundi suivant, nous nous trouverions chez l'abbé à cinq heures et demie, — « après le salut ». Car, outre ses fonctions de directeur des consciences mondaines et littéraires, il remplit celles, beaucoup plus humbles, mais non moins chères, d'aumônier de couvent.

*
* *

En cette fin de novembre, le temps commençait à se gâter. Par bonheur, le lundi en question, nous eûmes la chance d'une assez belle après-dînée. Le maître étant toujours très ingambe, nous en profitâmes pour aller à pied chez l'abbé. Il voulut même s'y rendre par le chemin des écoliers, et, comme nous étions en

plein Quartier latin, il se sentit pris tout à coup par la nostalgie des lieux maussades où, disait-il, s'était achevée, pour lui, une jeunesse peu folâtre et très peu studieuse.

La nouvelle Sorbonne le séduisit par le faste de ses bâtiments :

— Entrons un instant, me dit-il, chez maître Janotus de Bragmardo !

Je lui représentai qu'il était tard et que si nous nous laissions détourner ainsi pour tous les agréments du voyage, nous manquerions sûrement le rendez-vous de l'abbé. Néanmoins, quand nous arrivâmes devant le Collège de France, il fut tellement ébloui par les affiches et les savants et pantagruéliques festins qu'elles promettaient à l'appétit des étudiants, qu'il voulut à toute force y entrer :

— Tenez, me dit-il, en me montrant une des affiches, je vois annoncé, ici, un cours sur la métrique de Plaute... Vous savez que j'ai toujours raffolé de ce coquin. Mais du diable si je me suis jamais soucié de sa métrique ! Il est

encore temps de m'en donner une teinture... Moi, voyez-vous, je suis comme le vieux Socrate qui, la veille de sa mort, voulut apprendre à jouer de la lyre. Ses disciples s'en ébahissaient : « Pourquoi, ô Socrate, veux-tu apprendre à jouer de la lyre, puisque tu vas mourir ? — Pourquoi ?... Mais pour le savoir ! répondit ce grand sage ! » Mot admirable !... Mon cher, entrons au cours de métrique ! Je constate, à ma montre, que c'est justement l'heure...

En vain essayai-je d'en dissuader le bon maître : il m'entraîna à travers les salles et les corridors. Nous finîmes par découvrir le local officiellement affecté à l'exposition de la métrique de Plaute. Les bancs étaient vides, la chaire aussi. Toutefois un verre d'eau sucrée et une carafe étaient posés sur le bord de la table à tapis vert. Nous attendîmes quelque temps l'apparition du professeur, dans une solitude toujours aussi complète :

— Il faut croire, dis-je, que la métrique de Plaute est peu demandée !

Cependant les minutes se passaient, je songeais avec angoisse à notre rendez-vous.

— Ah ! ça ! dit Flaubert, ce badin se fiche de nous !

Et, pour s'enquérir de ce que cela signifiait, il se précipita dans le couloir, où il tomba sur l'appariteur, lequel, en nous voyant, tomba de son haut :

— Comme il n'y a jamais d'auditeurs, nous dit cet homme, M. le Professeur n'a pas jugé à propos de descendre de son cabinet... Toutefois M. le Professeur est là, et si ces messieurs réclament le cours...

— Comment ! si nous le réclamons !... Mais nous l'exigeons, espèce d'idiot !

— En ce cas, dit l'appariteur, je vais prier M. le Professeur...

— N'en faites rien ! suppliai-je : il ne manquerait plus que ça !...

Et, encore une fois, je remontrai au maître que nous avions tout juste le temps d'arriver chez l'abbé pour l'heure du rendez-vous ; que le professeur, arra-

ché aux délices du coin du feu, serait furieux d'avoir à faire un cours pour deux inconnus, — qu'il valait mieux enfin remettre cette partie de plaisir à la semaine suivante : le professeur averti ferait son cours uniquement pour Gustave Flaubert, qui méritait bien cet honneur...

Ce dernier argument finit par toucher l'obstiné grand homme. Mais un regret persistait au fond de son acquiescement. Tout en remontant la rue Saint-Jacques, il me dit à mi-voix :

— Je vais vous révéler toute la noirceur de mon âme. En somme, la métrique de Plaute, je m'en bats l'œil ! Ce que je voulais me payer, c'est la binette du bonhomme qui l'enseigne. J'aurais besoin d'un beau type de cuistre pour la dernière partie de *Bouvard et Pécuchet*... Et, — je vais tout vous dire, — je compte profiter de l'occasion pour bien souligner la leçon qui se dégage de ce livre, et que vos gens de Sorbonne me paraissent ne pas vouloir comprendre. Ils s'imaginent que je me suis moqué là uniquement de

la fausse science et des primaires qui s'y embourbent. En réalité, mon réquisitoire vaut contre la science elle-même, qui devrait n'être qu'un système de vérités provisoires et qui, constamment l'oublie, qui affirme des vérités définitives, qui établit des dogmes et qui entasse avec sérénité contradictions sur contradictions.. Voyez-vous, il faut affirmer le moins possible et surtout se garder de conclure. Il faut être des sceptiques. Moi, je suis un sceptique absolu, un vrai disciple de Montaigne, au rebours de mon ami Renan, qui, lui, était un homme de foi, qui croyait plus ou moins à une foule de postulats philosophico-scientifiques...

Nous entrions, en ce moment, dans la rue où habite l'abbé X..., longue rue triste, bornée par des murs de couvents et d'hôpitaux. Le silence et la solitude quasi monastiques de ces lieux furent troublés tout à coup par le vrombissement d'une demi-douzaine d'automobiles très luxueuses qui, l'une derrière l'autre, démarrèrent à toute allure. C'était les péni-

tentes de l'abbé qui nous quittaient la place. Ainsi notre visite ne serait gâtée par aucune présence frivole ou importune. Je m'en réjouissais à part moi, tout en entraînant de mon mieux mon compagnon, qui, absorbé dans ses pensées, ralentissait son allure un peu pesante et s'arrêtait à tout coup.

Quand nous fûmes sur le paillasson de l'abbé, devant le cordon de la sonnette encore branlante, Flaubert prononça avec force, comme s'il voulait être entendu de quelqu'un :

Au fond, moi, vous savez, je suis un sceptique !... rien qu'un sceptique !

***

L'abbé, en personne, était venu nous ouvrir, dans sa joie et son émoi de recevoir la visite du grand homme. A son aspect, ce fut comme l'explosion jubilatoire d'un *Laudate, pueri, Dominum...*

— Monsieur Gustave Flaubert !... Comment ! c'est lui ! Est-ce possible !

Le grand Flaubert fait cet honneur à l'humble franciscain que je suis !

Je n'oserais pas affirmer qu'il lui baisa la main, comme à un grand archevêque de la poésie et de la littérature. Dans la pénombre de l'antichambre je distinguais mal. Mais je me rappelle que l'abbé, avec infiniment de précaution et de respect, avait pris cette main illustre et que, redoublant d'exclamations laudatives, il conduisit le visiteur dans un salon bien éclairé, tout rempli de gravures, de photographies d'art et de souvenirs de voyages.

Les deux hommes se tinrent un instant l'un devant l'autre, — Flaubert colossal dans son pantalon à la houzarde et sa redingote à tuyaux, l'abbé presque petit dans sa soutane des grands jours, malgré le pointement rebelle de son toupet qui se dressait au bord du front comme une corne lumineuse. J'observai que, par pompe, il avait attaché à ses épaules un léger manteau romain à petit collet, ce qui achevait de lui donner un air d'abbé XVIIIe siècle. Derrière ses lunettes, ses

prunelles pétillaient. Il rejetait la tête en arrière pour considérer le géant, — et certes, lorsqu'avec son ami Huysmans, il contempla pour la première fois la cathédrale de Strasbourg, l'abbé ne se démancha point le col ni n'écarquilla les yeux de façon plus extasiée et pieusement frénétique qu'il ne fit, en cette minute, devant le grand Flaubert.

Celui-ci, gagné par l'émotion de son hôte, dissimulait mal la sienne :

— Monsieur l'abbé, dit-il, voilà plus d'un mois que je suis ici. J'ai vu déjà bien du monde, des gens riches, des gens en place, des confrères célèbres. Personne ne m'a reçu comme vous, — d'un tel cœur !... Souffrez que je vous en remercie, d'autant plus que je dois être un grand mécréant à vos yeux et que je sens, croyez-le bien, tout l'effort d'indulgence...

— Monsieur Flaubert, dit l'abbé, je ne vois qu'une chose : vous avez créé de la beauté, reflet de Dieu !

— Le maître a même accompli quelques œuvres pies, cher monsieur l'abbé !

m'empressai-je d'ajouter... Il n'est pas si noir qu'il veut bien le dire !

Flaubert s'était assis dans le canapé de velours grenat, sous une photographie de la madone de Filippo Lippi, qui est au Musée du Louvre. L'abbé et moi prîmes place à ses côtés. Malgré les protestations du maître, je poursuivis :

— Oui, des œuvres pies qui confinent à l'héroïsme !... Savez-vous que le cher bon maître a eu le courage de sacrifier, non pas quelques lignes, mais tout un épisode de la *Tentation de saint Antoine*, un épisode d'une splendide et tragique horreur, — et cela dans la crainte de froisser les sentiments religieux d'une personne chère... Il s'agit, vous vous en souvenez sans doute, de cette agonie de Jésus dans les rues du Paris moderne, que j'ai publiée à la suite de la version de 1856...

— Il y avait d'autres raisons ! interrompit Flaubert, avec un léger mouvement d'impatience... Et voici la principale : symboliser par cette nouvelle mort du

Christ la fin du christianisme eût été contraire à tous mes principes : c'est une conclusion. Or, selon moi, l'art ne conclut pas. Et cette conclusion eût pu paraître hasardeuse, puisque non seulement le christianisme n'est pas mort, mais que, après mille vicissitudes, il semble aussi vivant que jamais !... Voilà pourquoi j'ai supprimé ce morceau... Et puis, il y a autre chose aussi, dont j'ai plus ou moins conscience... Au fond, moi, voyez-vous, je suis un mystique !... oh ! bien au fond, je le reconnais... Oui, je suis un mystique et pourtant je ne crois à rien ! Comment arrangez-vous cela ?

— Vous êtes un païen, monsieur Flaubert ! dit l'abbé, dont les yeux lancèrent une petite flèche vive et brûlante à travers la vitre de ses lunettes.

A ces mots Flaubert avait bondi :

— Moi ? un païen !... Moi ! le Révérend Père Cruchard des Barnabites ! Moi, l'auteur de la *Tentation de Saint Antoine* !...

— Oh ! votre *Tentation* !... Permettez

à un prêtre de vous le dire : il le faut !... En somme, malgré tout le talent, tout le génie que vous y avez dépensés, une sorte de cinéma des religions, l'*Orpheus* de Salomon Reinach projeté sur l'écran !...

Flaubert ne se possédait plus :

— Monsieur l'abbé, à votre tour, laissez-moi protester avec la dernière énergie... Je suis chrétien, monsieur, beaucoup plus que vous ne le pensez ! Voyez plutôt, dans ma *Tentation*, comment j'ai représenté le christianisme, la place à part que je lui ai faite, au milieu des cultes grotesques, absurdes et barbares de certains peuples et de certains pays. Moi, je ne confonds pas les valeurs... J'avoue ma prédilection pour le paganisme. Mais le christianisme vient ensuite dans mes préférences. En maints endroits de mon livre, je crois avoir exprimé la beauté et la vérité chrétiennes avec dignité, avec sympathie, il me semble... Comme je l'écrivais à ma vieille amie, Mlle Leroyer de Chantepie : « toute piété m'attire, et la catholique par-dessus toutes autres !... »

L'abbé considérait Flaubert, les yeux fixes et comme en arrêt derrière ses lunettes :

— Non, dit-il, monsieur Flaubert, ne vous faites pas illusion ! Vous êtes un païen !

— C'est absurde ! tempêta le maître. On n'est plus païen aujourd'hui, mon cher monsieur ! C'est ce que je me tuais à répéter à Leconte de Lisle !... Nous aurons beau faire : l'humanité a marché depuis Anacréon et l'Ode à Chloé : « *Le sang du Christ se remue en nous. Rien ne l'extirpera, rien ne le tarira...* »

L'abbé joignit les mains, à ces mots :

— Comment ! c'est vous, monsieur Flaubert, qui avez dit cela !... Mais vous êtes un grand prédicateur ! Jamais aucun de nos sermonnaires...

— Vous saisissez ce que je veux dire ? reprit le maître, en s'adoucissant... Le Christ a introduit dans le monde le culte de la souffrance, la souffrance libératrice, qui fait comprendre et sentir davantage... Comme le disait Pascal, les malades, les

souffrants sont les chrétiens parfaits c'est-à-dire ceux qui sont le plus près de l'amour et de la vérité... Et c'est ce que je reproche à vos socialistes d'avoir méconnu ! Oui, c'est là leur tare inexpiable. Dans leur bas matérialisme, dans leur culte de la jouissance physique, ils ont nié la douleur...

— Vous me troublez, dit l'abbé. En tous cas, si vous n'êtes pas un païen, cher monsieur Flaubert, il vous reste beaucoup à faire pour devenir un chrétien... Et d'abord aller au catéchisme. Oui ! vous avez besoin de quelques bonnes leçons de catéchisme. Mais, pour l'instant... jusqu'à nouvel ordre !... là n'est point la question. Comme je vous le disais, monsieur Flaubert, vous avez créé de la beauté. En considération de cela, il vous sera beaucoup pardonné !... Et, tenez ! permettez-moi une supposition peut-être un peu inconvenante... Oui ! supposons que vous soyiez mort...

— Cela ne me choque point ! dit le maître intrépidement.

— Et que moi, cher monsieur Flaubert, je sois le bon Dieu...

— Ne vous gênez pas, je vous en prie !

— Eh bien, voilà !... Je vous dirais : « Gustave, approchez !... Gustave, seyez-vous à ma dextre !... »

Le maître sourit, et avec une onction tout ecclésiastique :

— Alors... comme dans le mystère du Bon Larron :

Gestas, dit le Seigneur, entrez en Paradis !

— Oh ! fis-je... au moins après une petite cure de purgatoire !

— Bien entendu ! dit l'abbé, toujours souriant derrière ses lunettes.

Flaubert s'était levé sur cette fin d'homélie. L'abbé, qui en avait fait autant, se répandait de nouveau en formules admiratives et en actions de grâces...

— Cher monsieur Flaubert ! Dire que c'est vous que je vois !... Que puis-je vous rendre en reconnaissance d'un tel honneur ?... Prier pour vous est bien peu

de chose ! Je ne suis rien ! N'empêche, je prierai pour vous, cher monsieur Flaubert... comme pour Chateaubriand !...

Et sur cette pieuse promesse, nous prîmes congé.

VIII

CHEZ PAUL BOURGET

> Nous aurons cette consolation d'avoir fait du chemin et d'avoir navigué dans le grand.
>
> (FLAUBERT, *Corresp.*).

En rentrant à l'*Hôtel des grands hommes*, nous trouvâmes la carte de Paul Bourget, lequel s'excusait de sa visite un peu tardive : plongé depuis six semaines dans la composition d'un roman, que devait publier la *Revue des Deux Mondes*, et talonné journellement par l'insatiable René Doumic, il avait rompu toutes relations avec le monde extérieur et il ignorait, la veille encore, la présence

du maître à Paris. Il priait celui-ci de vouloir bien lui fixer un rendez-vous...

— Nous l'irons voir dès demain ! s'exclama Flaubert. J'avais réservé pour la fin ma visite à Bourget. Dans ma pensée, c'était comme le couronnement de mon voyage. Bourget est un esprit méthodique : au terme de mon enquête, il m'eût aidé à débrouiller mes impressions et à les réduire en idées générales. Mais, puisqu'il prend les devants, je suis ravi d'aller tout de suite serrer la main d'un confrère, d'un vrai et grand romancier, qui a encore contribué à élever ce bel art du roman. Enfin il a écrit sur moi, dans ses *Essais de Psychologie contemporaine*, des pages que je considère comme définitives. Il sied de l'en remercier... et aussi un autre Paul... oui ! Paul Adam qui, dans la Préface de son *Mystère des foules*, a présenté, pour la première fois, la synthèse de mon œuvre...

— Hélas ! dis-je, mon cher maître, Paul Adam n'est plus là pour vous accueillir et vous comprendre...

— Je le sais ! dit Flaubert, d'un ton grave. Sa mort prématurée a été un vrai deuil pour moi. Il était un de mes auditeurs idéaux. J'écrivais pour lui et quelques autres. Combien j'eusse aimé discuter avec ce vigoureux esprit les idées qui nous sont chères et, en particulier, sa conception du roman : personne n'était mieux désigné pour narrer l'épopée future des guerres mondiales et décrire les Babels ethniques de l'avenir !...

En guise de dédommagement pour le maître, et en manière d'hommage au mort, j'allai acheter chez le bouquiniste du coin un exemplaire dépareillé du *Mystère des foules*, et nous passâmes une partie de la nuit à lire ensemble ces pages de critique magistrale.

*
* *

Le lendemain, vers dix heures et demie, nous nous trouvions, Flaubert et moi, rue Barbet-de-Jouy, devant la maison de Paul Bourget. Le logis est hermétiquement clos,

comme un couvent, et la sonnette, quelque peu rétive.

Enfin, le cordon de la porte joua et nous subîmes, devant une concierge soupçonneuse, un premier examen. Sans doute que des ordres étaient donnés. Nous franchîmes sans encombre ce cap périlleux. En haut de l'escalier, après avoir sonné une seconde fois, nous fûmes reçus par Frontin, le valet de chambre, qui se pique d'avoir l'œil, et qui, d'abord un peu alarmé par le vieux carrick de Flaubert, nous admit sans hésitation sur le vu de nos cartes et nous fit entrer directement dans le cabinet de travail du célèbre écrivain.

L'instant d'après, celui-ci parut, — en veston irréprochable, la guêtre aux pieds, le monocle à l'œil, — et, s'avançant vers Flaubert, avec une inquiétude jouée :

— Mon cher maître, dit-il, je dois vous avertir que d'Holbach est ici...

Et, en disant cela, il fit un pas vers la porte, comme pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

— Oui, nous ourdissons contre vous, et contre Bertrand, les plus affreux complots !...

C'était la plaisanterie coutumière, dont Paul Bourget, qui me reproche la manie de la persécution, ne manque jamais de saluer mon entrée chez lui. Mais Flaubert, lui, ne l'entendit point de cette oreille :

— Vous avez tort de vous moquer, mon cher confrère, dit-il à Bourget : il faut croire à toutes les conspirations holbachiques : c'est le commencement de la sagesse littéraire...

— Admettez, mon cher maître, que je sois un mauvais plaisant, répondit Bourget, — et laissez-moi tout de suite me féliciter d'une visite telle que la vôtre. Je vous dirai comme Talleyrand à Napoléon : « C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison ! »

— Si vous le prenez ainsi, dit Flaubert, je vous répondrai comme ce même Napoléon à Gœthe : « Vous êtes un homme, monsieur Bourget ! »

Avec une modestie charmante, celui-ci se défendait contre les éloges de son illustre aîné.

— Par exemple, ajouta Flaubert, il y a une chose que je ne vous pardonne pas : c'est l'influence que vous attribuez au bromure de potassium sur la diminution de mon génie.

— Je n'ai jamais dit cela, mon cher maître ! protesta Bourget.

— Enfin... cela revient au même... J'avoue que, dans mon *Education sentimentale*, les notations visuelles se succèdent un peu à la façon de certaines hallucinations fragmentaires et incohérentes, provoquées par la drogue que vous dites. Mais pourquoi, vous spiritualiste, attribuez-vous à une substance chimique ce qui peut être l'effet d'un libre choix de ma volonté ? Cette vision fragmentaire et incohérente, c'est tout simplement l'image symbolique d'une âme médiocre, étriquée et sans volonté, comme celle d'un Frédéric Moreau et, en même temps, d'une époque sans grandeur, ni

énergie, livrée à toutes les contradictions et à toutes les fluctuations d'une basse sentimentalité !

— Mon cher maître, dit Paul Bourget, je ne prétends point vous imposer, ni à vous ni à personne, mon interprétation d'un fait, d'ailleurs bien établi... Car vous usiez du bromure, n'est-ce pas ?

— Je ne le nie point, dit Flaubert... Cependant, mon cher confrère, laissez-moi vous confier humblement que je ne suis point venu vous voir pour parler pharmacie, mais littérature... Et justement, en franchissant votre seuil, je me suis grandement réjoui, lorsque j'ai aperçu, pendu à votre mur, ce portrait de Taine qui, comme vous, fut un philosophe, et un philosophe aimant passionnément les lettres...

Flaubert s'était approché de la muraille et il avait appliqué son lorgnon sur ses gros yeux pour mieux voir le portrait :

— Oui, dit-il, c'est bien lui ! Je le reconnais... ces lunettes, cette lippe, cette barbiche de vieille chèvre, c'est tout à

fait cela !... Mais dites-moi, vous qui l'avez connu... est-ce que cet ancien professeur n'était pas sujet, de temps en temps, à des accès de pédantisme aigu ?...

A cette brusque apostrophe, le maître Bourget laissa choir son monocle, un peu éberlué.

— Eh bien oui ! reprit Flaubert. Il a écrit sur moi, dans ses carnets, certaines notes que quelqu'un vient d'exhumer, encore une fois,ces derniers temps... Si j'ai bonne mémoire, c'est notre jeune et distingué confrère Jacques Boulenger, dans *La Revue de la semaine*... Taine soutient qu'il est absurde de vouloir « peindre avec des mots ». Et, là-dessus, il nous vante les romanciers anglais, Fielding, George Elliot, et je ne sais quels insulaires effroyablement prolixes et distillateurs d'un morne ennui... C'est ce que j'appelle du pédantisme tout pur : vouloir démontrer aux gens qu'ils ne doivent pas éprouver de plaisir à telle ou telle lecture. Le fa t est, pourtant, qu'ils en éprouvent un très vif. Après Chateau-

briand, Hugo, Balzac lui-même, Gautier, Leconte de Lisle, moi, Fromentin, Loti, le procès est jugé. On ne discute plus la question de savoir si l'on peut peindre avec des mots : cela crève les yeux... Quant à ma langue, — car il en est question aussi dans cet article, — je reconnais volontiers qu'on ne parlait pas un français très pur dans la bourgeoisie de mon temps. Que voulez-vous ? Je suis né trop tôt. Mon ami Renan prétendait que l'unique service rendu aux générations par l'Université, c'est d'avoir aidé à ce qu'il appelait « le castoiement » de la langue. Eh bien ! voilà : je suis né avant le castoiement, je n'ai pas été suffisamment castoyé ! Je le regrette... En revanche, pour ce qui est de mon style, ou, — comme vous dites aujourd'hui, — « des rythmes » de ma prose, je proteste contre cette prétention de vouloir les réduire à un type unique et monotone destiné à soutenir les sonorités de mon « gueuloir ». Mais je n'en ai pas qu'un, des rythmes ! J'en ai de rechange, chers

messieurs !... Lisez seulement le début de ma *Tentation* : vous y trouverez toutes « les musiques », que d'autres ont reprises depuis moi... à commencer par le subtil Anatole France qui, d'ailleurs, sans mon *Saint Antoine*, n'eût jamais écrit sa *Thaïs*... Mais je vous demande pardon, mon cher confrère, de vous parler ainsi de ma prose : c'est l'occasion, la rencontre... Je voulais, avant toutes choses, vous remercier des admirables pages que vous m'avez consacrées dans vos *Essais de psychologie*... Vous avez vu surtout en moi un nihiliste moral...

— J'y étais obligé, dit Bourget, étant donné le but que je me proposais dans cette enquête psychologique.

— Sans doute ! dit Flaubert : c'était votre droit. Mais permettez-moi de me justifier, si, comme je le crains, un blâme tacite est sous-entendu dans votre critique... Prêcher, célébrer l'action, cela me paraît impossible dans notre monde civilisé d'aujourd'hui. Tous des abouliques, ou des intelligences trop aiguës,

sans volonté, sans grande passion, sans grande énergie, sinon peut-être pour se résigner et pour souffrir ce qu'ils n'ont plus le courage d'empêcher. Je crois que notre époque et notre monde peuvent encore donner des martyrs. Mais des héros de l'action ? Il faut les chercher dans les pays barbares, où l'aventure est encore possible, ou bien remonter dans le passé, comme j'ai fait pour *Salammbô*...

— La critique, interrompit Bourget, est toujours plus ou moins unilatérale. Elle ne veut voir dans un écrivain que les qualités qui lui plaisent ou qui l'exaspèrent, un ou deux aspects de son œuvre.

— Et puis on meurt trop tôt ! dit Flaubert. On n'a pas le temps de se révéler tout entier, de manifester toute l'œuvre que l'on portait en soi... Ainsi moi, les manuels de littérature s'obstinent à me représenter comme un réaliste !... Oui sans doute, si l'on veut dire par là que j'ai eu l'ambition d'exprimer tout le réel, y compris le surnaturel et même le fantastique et l'imaginaire. En tout cas,

je ne me suis pas enfermé dans la réalité contemporaine. J'ai envahi les vastes champs de l'histoire... A mon avis, l'histoire est la grande Muse des temps modernes, histoire politique et morale, histoire naturelle aussi. Mon œuvre historique est, je crois, considérable. Après cela, songez à l'essor que j'ai donné, même dans des œuvres toutes contemporaines, à la fantaisie et à l'imagination... Vous verrez, quand vous lirez *La Spirale*, ou l'ébauche de mon *Kœnigsmarck*...

— Mon cher maître, insinua doucement Bourget, on vous a jugé sur des théories littéraires formulées par vous-même, peut-être avec un peu trop de rigueur, ou qui dépassaient votre pensée, — des théories que, pour ma part, j'ai, sur quelques points, contredites : ainsi l'amoralité de l'art, l'impersonnalité de l'œuvre littéraire...

— Là-dessus, dit Flaubert, je serais moins intransigeant, moins tranchant, aujourd'hui qu'autrefois. Les années modifient nos points de vue... Oui, peut-être

sur ces divers points, m'avez-vous moins contredit que complété... En tout cas, ce sur quoi je ne transige point, c'est sur mon principe fondamental : l'œuvre d'art ne doit point conclure...

— Mais, cher bon maître, daignez considérer que mon *Disciple* ne conclut pas, non plus que votre *Bovary*. J'expose deux thèses contradictoires : c'est au lecteur avisé de choisir. Vous me direz qu'on voit assez dans quel sens je pousse nos gens à prendre parti... mais vous-même, mon cher maître, ne voit-on pas très clairement que vous êtes, au fond, avec Emma contre Homais ?...

— Permettez ! dit Flaubert : tout dépend du point de vue ! Oui, sans doute, vous ne concluez pas, non plus que moi. Mais, pour vous, l'idée, la thèse est tout, ou, si elle n'est pas tout, elle est du moins au premier plan. Chez moi, ce qui domine, c'est la *représentation*. Mes livres ne sont que des *représentations*, — tableaux de mœurs, tableaux de genre, grands paysages d'histoire. Pour vous, ce que j'ad-

mire dans votre conception du roman, c'est la hauteur où vous vous situez d'emblée. Les vastes questions, les idées élevées vous attirent. Vous naviguez dans le grand : j'aime cela ! Et, malgré cette prédominance de l'idée, il y a, chez vous, à côté du drame, — du drame d'idées ou de sentiments, — un côté *Comédie humaine*, à la Balzac, que j'ai peut-être un peu trop négligé : je veux dire l'éphémère et le charmant des mœurs contemporaines, les nuances de sensibilité les plus fugitives, enfin tout ce qui s'apparente aux passions, aux préoccupations, aux plaisirs, aux modes, et jusqu'au mobilier du jour. Dans ce domaine, comme dans l'ordre des idées, votre curiosité est inlassable. Elle se promène partout, elle embrasse tout, elle s'aventure même dans le passé, elle est vraiment gœthéenne, — laissez-moi vous le redire, cher monsieur Bourget !...

En prononçant ces derniers mots, Flaubert s'était levé du divan où il avait pris place, sous le portrait de monsieur Taine.

Il ajouta, en serrant la main de l'auteur du *Disciple* :

— Nous avons, mon cher confrère, quelques curiosités communes : ainsi, par exemple, la médecine... Il y a des moments où je regrette de ne m'être pas fait médecin comme mon père et mon frère Achille...

— A ce propos, dit Bourget, je serais heureux d'avoir votre avis sur...

Mais Flaubert, tourmenté par une soudaine lancée de rhumatisme, avait tiré sa montre :

— Excusez-moi, mon cher confrère, dit-il : il se fait tard. Cette question des rapports de la médecine et de la littérature nécessiterait, à elle seule, toute une série d'entretiens : ce sera, si vous le voulez bien, pour mon prochain centenaire !

IX

LA RONDE DES STATUES OU LA SOMBRE CHEVAUCHÉE

Donc, il se dressait noir dans l'ombre grandiose !
Tout ce que le néant contient d'apothéose,
Tout ce qu'un front royal peut garder de serein
Dans la captivité tragique de l'airain,
L'horreur du monument, tout ce qu'une prunelle
Peut conserver d'éclairs, quand elle est éternelle...
. . . . . .
S'ajoutaient au colosse et de son altitude
Augmentaient la sauvage et morne solitude.

(VICTOR HUGO, *Les Quatre Vents de l'Esprit*).

Décidément, le temps se gâtait : il pleuvait, il faisait froid. Notre petit cinquième de la place du Panthéon devenait de plus en plus inconfortable pour un vieillard qui aime ses aises et qui a des

habitudes et même des manies quasiment séculaires. Je voyais qu'il regrettait son cabinet de Croisset, sa table ronde, son bon fauteuil en peau humaine bien rembourrée, son ours blanc, son boudha, — et le coin de son feu, les pantouffles bien chaudes et les tisanes apportées à deux mains par la vieille Julie. A de certains moments, il se montrait inquiet, plein de pressentiments et même de terreurs étranges. Tantôt, c'était Narcisse, le valet de chambre, homme à ne rien respecter et fort porté à la boisson, qui avait dû profiter de l'absence du maître pour piller la cave et vider les dernières têtes de bourgogne achetées en 1830 par le vieux père Flaubert. D'autres fois, c'était l'Horloger, personnage hoffmannesque, qui, sûrement, s'amusait à détraquer toutes les pendules de la maison, ou qui les forçait à marquer « l'heure perdue »... « L'heure perdue ! comprenez-vous ?... »

Et il me disait cela avec des yeux hagards et un air de l'autre monde.

Le surlendemain de notre visite à Paul

Bourget, il me déclara assez brusquement :

— J'en ai assez ! Je retourne à Croisset. Je n'attendrai pas mon centenaire. A quoi bon ?... J'ai vu ce que je voulais voir. La vie est courte : je me remets au travail !

Je n'osai pas trop contrarier les intentions du vieil homme, sachant que mes prévisions sinistres touchant la cérémonie du centenaire allaient se réaliser, hélas ! de la façon la plus lamentable. Malgré toute la bonne volonté et le zèle des organisateurs, ce serait mesquin, indigne de la gloire mondiale qu'est Flaubert. Un anniversaire comme celui-là devrait être célébré par une manifestation nationale. Or le Gouvernement s'est borné à donner une somme de 5.000 francs et le Sénat un petit morceau de terrain, dans un recoin du Luxembourg, pour l'érection d'un buste de Flaubert, — lequel ne serait qu'une copie du plâtre déjà ancien de Cléisinger. Tout cela promettait d'être funèbre, triste à pleurer...

Mais je n'avais plus la force de m'indigner. Tant de stupide ingratitude ne me mettait au cœur qu'une tristesse amère. Le maître devinait sans doute les sentiments que je taisais. Le même soir, il me dit :

— Un buste, une statue pour moi, c'est très bien ! Mais je serais curieux de voir en quelle compagnie *ils* vont me fourrer !... oui ! si je passais en revue mes futurs compagnons de marbre ou de bronze !...

Je le regardais, subitement alarmé de ce nouveau caprice. Il reprit :

— Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de cette pièce admirable de Victor Hugo, *La Chevauchée* ?... Ces cavaliers de l'ombre et de la nuit, qui, dans les ténèbres et le silence nocturnes, rendent une visite mystérieuse aux statues... aux *autres* statues ?... Mais voilà ! Le délicat, pour moi, serait de trouver une monture !...

Dominé par la volonté du maître comme illuminé par la flamme singulière qui

brûlait dans ses prunelles, je répondis le plus simplement du monde :

— Allez au jardin du Louvre et empruntez son cheval à Vélasquez, qui, je crois, n'en a pas besoin !

Il parut réfléchir profondément sur ces paroles.

Là-dessus, nous nous couchâmes tous les deux. Un peu après minuit, il me sembla entendre un bruit bizarre dans la chambre de mon compagnon, comme des préparatifs de sortie, des froissements de linge et de vêtements qu'on enfile, le glissement d'une porte. « Bah ! me disais-je, pure hallucination, bien explicable après les propos que nous venons de tenir ! » Et puis je raisonnais avec obstination sur ces faits, inconscient des illogismes où je me laissais rouler : « Les morts, me disais-je, ont leurs coutumes et leurs règles !... Qu'*il* s'arrange à sa guise !... Moi, cela ne me regarde pas !... Non, vraiment, cela ne me regarde pas encore ! »

*
* *

A l'aube, je vis Flaubert entrer dans ma chambre. Il tenait une cravache à la main et il portait la vieille culotte de peau qui lui avait servi lors de son voyage en Egypte. Sa figure, ordinairement pourpre, était blême comme celle d'un cadavre. Il avait le sarcasme à la bouche, et un indicible mépris soulevait sa lèvre.

Cependant il se renferma dans un silence hautain et farouche. C'est seulement après le déjeuner qu'il me dit :

— Et *maintenant* je voudrais bien voir l'endroit où *ils* vont coller mon buste !... Mais, auparavant, mon bon, allons donc faire un tour jusqu'à mon ancien appartement du boulevard du Temple !... Vous savez ? Au numéro 42 !... à proximité des *Délassements comiques*...

A cette idée, la coupole de son grand front morose parut s'éclaircir. Un imperceptible sourire de contentement détendit son visage contracté :

— Ah ! me dit-il : cet appartement du boulevard du Temple ! Il en aura connu, de grands régals littéraires !... C'est là que j'ai lu *Salammbô* aux deux Goncourt, que j'ai reçu Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, Baudelaire...

Nous prîmes un taxi, et, quelques minutes après, nous mettions pied à terre devant le 42 du boulevard du Temple.

C'est à l'endroit, où le trottoir s'élargit et forme un angle rentrant avec les maisons de la place de la République. La bâtisse, démodée, mais d'assez bonne mine, a été construite dans ce style pseudo-renaissance, qui était en vogue sous le Second Empire.

Nous nous approchâmes : aucune plaque ne signale ce logis illustre à l'attention du flâneur ou du lettré... Puis, nous levâmes la tête, et quelle ne fut pas notre stupéfaction de lire, en grosses lettres dorées, sur le balcon de l'appartement où habita Salammbô : « *L'Avenir, compagnie d'assurances contre le vol des bestiaux, — spécialement contre le vol des chevaux.* »

— Fuyons ! dit Flaubert, les dents serrées. C'est bien fait pour moi !

Il se rencogna dans le taxi, et il ne voulait plus aller au Luxembourg.

Je dus lui faire violence, espérant que, là du moins, les apprêts de l'apothéose annoncée le consoleraient de sa déconvenue, mettraient un peu de baume sur sa blessure.

Fatale idée !... Au bout d'une allée, dans un recoin où personne ne passe, contre le mur humide de l'Ecole des Mines, lieu désolant et plein de mathématiques, un trou se creusait, destiné sans doute aux fondations du monument.

— C'est là ! me dit Flaubert, d'une voix sombre.

Et, devant ce trou, ces arbres dépouillés, ce mur suintant, cette façade rechignée et pédagogique, j'eus le frisson d'horreur qui m'avait saisi à Rouen, au cimetière monumental, devant la pauvre petite tombe du maître.

Ayant vu, il rebroussa chemin, sans prononcer un mot. Mais il me parut tout

courbé, vraiment centenaire et tâtant sa route d'un pied chancelant. Sans doute il méditait plus que jamais sur le néant de la gloire humaine. Comme il défaillait de lassitude, nous nous assîmes sur des chaises, près de la Fontaine Médicis, au bord du bassin aux poissons rouges. Mon vieux compagnon, oppressé d'une violente émotion, finit par me dire :

— Si vous saviez ce que j'ai vu !...

Et, baissant la voix :

— Oui ! *hier soir*... Mes camarades d'immortalité ! Tout un Musée Grévin de grotesques, d'inconnus, et même de coquins ! Parmi eux, les politiquards sont au premier rang : les Blanqui, les Raspail, les Garibaldi, les Louis Blanc, les Floquet, les Gambetta !... Tout ce monde-là a sa statue bien en place, ses avenues, ses boulevards, ses plaques commémoratives... Il n'est pas jusqu'au bonhomme Franklin qui n'ait la sienne... vous n'avez pas remarqué ?... en face du Trocadéro, sur un fauteuil, où il a l'air de faire ses

besoins dans une chaise percée. Que dis-je? Les cuistres les plus obscurs, pour peu que la politique s'en mêle, sont glorifiés. Une médiocrité comme Gréard a non seulement son monument et son buste sur la place de la Sorbonne, une place pour lui tout seul, mais il a son avenue dans le somptueux quartier du Champ-de-Mars. Le néant que fut un Larroumet a son médaillon sur la façade du Théâtre-Français, comme Victor Hugo, Molière, Racine et Corneille. Voyez-vous ce croquant en cette compagnie !... Pour moi, un recoin du Luxembourg, contre un mur moisi, est bien assez bon ! Et on ne peut même pas trouver l'argent nécessaire à l'érection de ce buste pénitentiel !... Eh bien, c'est ma faute ! Je suis puni de vous avoir écouté, d'avoir, par une vanité incompréhensible, voulu assister à mon propre centenaire !... Mon centenaire ! C'est bien le cas de le répéter : quelle truculente facétie ! Et comme il faut être modeste pour se croire honoré par les honneurs !...

Le vieux maître se tut soudain. Il s'enfonçait dans ses méditations. Puis, tout à coup, d'un ton bourru :

— Non ! non ! Refusons tout cela ! Refusons tout : académie, décorations, statues et monuments. Nous sommes des gens de lettres, ne visons pas à être autre chose. Faisons notre métier proprement, sans nous soucier du reste... Voyez-vous, si dur que soit le sort pour un écrivain comme moi, si féroces que soient les hommes, notre part est encore assez belle ! Moi, qui n'ai pas la foi, je ne vois point de récompense plus haute !... Avez-vous songé à la destinée inouïe de tel poème, de tel type littéraire ?... Ils défient les siècles, alors que tout le reste a sombré dans l'oubli. « Il y a donc quelque chose de plus sérieux que les hommes qui meurent pour la patrie, qui travaillent à la rendre plus heureuse, à accroître sa richesse ou sa puissance, — ce sont ceux qui chantent, puisque ceux-là seuls survivent. » Un vers d'Horace est immortel à jamais,

tandis que les découvertes de tel grand bienfaiteur de l'humanité, dont les remèdes ne guérissent déjà plus, sont, en moins de cinquante ans, démenties par l'expérience, tandis qu'il voit ses théories caduques et contredites par ses propres disciples...

Il parlait d'abondance, avec passion. Les doctes platanes du Luxembourg me paraissaient frémir au souffle de sa parole. Puis un froid subit passa dans l'air, un coup de vent glacial m'obligea à fermer les yeux...

*
* *

Quand je les rouvris, je me retrouvai sur le balcon de Croisset. Je tirai ma montre. Il était quatre heures et demie du matin. L'aurore s'annonçait. Derrière les brumes et les eaux du fleuve, la triomphante cathédrale dessinait confusément les fantômes de ses tours et de ses flèches aériennes.

Et, là, sur ce balcon, où de si belles

visions ont resplendi devant les yeux à jamais éteints d'un voyant incomparable, la pensée encore pleine des rêves de la nuit, j'assistai au plus beau lever d'aube que j'aie jamais vu et que je verrai sans doute de ma vie.

(2 novembre 1921).

TABLE DES CHAPITRES

I. — Mon petit centenaire..... 7
II. — Le mort vivant..... 53
III. — L'« hénaurme » aventure..... 83
IV. — Chez Mme Z***..... 95
V. — Au Palais Mazarin..... 127
VI. — A Médan..... 151
VII. — Chez l'abbé X***..... 173
VIII. — Chez Paul Bourget..... 193
IX. — La ronde des statues, ou la sombre chevauchée 209

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 16 DÉCEMBRE 1921
PAR L'IMPRIMERIE
FRÉDÉRIC PAILLART
A ABBEVILLE (SOMME).

University of
Connecticut
Libraries